

Le Samedi

VOL. II.—NO. 32.

MONTREAL, 17 JANVIER 1891.

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.

UNE JOURNEE PAS PERDUE



—Vous ne savez donc pas le dernier scandale ? Eh bien ! Sachez que.....

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 17 JANVIER 1891.

CHASSE-SPLEEN

Il est plus facile d'être un Napoléon financier que de payer 100 cents dans la piastre.

Le contentement n'est souvent égal qu'à la quantité d'esprit contenu dans le contenté.

Il n'est pas indispensable pour la femme qui répare les chaussures de ses enfants, d'avoir l'haleine forte.

La marque allemande est toujours double :
Bis marquée.

Une marque romaine : Marc-Aurèle.

Un sinapisme qui vous tire à la peau est *plus rigolo* qu'un indien qui vous tire sur la peau. — (*Dernière dépêche du général Mills*).

Entendu le jour de l'an chez la mère de mademoiselle X : "J'aime mieux manger un œuf sans sel, que d'embrasser un mari sans moustaches."

Il est plus facile de se tailler un manche de hache avec la hache qu'on veut emmancher, que d'essayer d'apprendre une langue étrangère avec une de ces méthodes qui l'enseigne "sans maître."

Jeune lecteur du SAMEDI qui cherchez femme, écoutez ce conseil désintéressé : "Soyez sûr de choisir pour votre compagne une femme qui ravaudera vos chaussettes et non l'homme qui les porte."

"Je regrette, déclarait un juge, ne pouvoir décider contre les deux parties en cause, mais outre l'obligation que j'ai de remplir mon devoir, il me serait pénible de faire plaisir à deux avocats à la fois."

La femme se couche-t-elle jamais ? Quand le mari s'endort, il l'entend qui met le chien ou le chat dehors ; s'il reprend connaissance pendant la nuit, il l'entrevoit trottant dans la maison, s'assurant que les enfants dorment, que les portes sont fermées ou que la fournaise marche toujours, et lorsqu'il s'éveille, le matin, il sent aux effluves qui s'échappent de la cuisine, que sa moitié lui prépare un déjeuner complet.

DÉPENSES SALÉES... SUR LE LAC DITTO

Client (achetant ses présents de Noël chez un gentil).—Donnez-moi une douzaine de ces poupées ; une demi-douzaine de ces jeux ; vingt-cinq livres de bonbons, etc.

Marchand.—Si vous êtes marchand, je vais faire des prix réduits.

Client (tristement).—Je ne suis pas marchand, je suis mormon.

MOTS D'ENFANTS

Professeur.—Qui peut expliquer ce qu'on entend, par un phénomène ?

Pierre (5 ans).—Une vache, c'est pas un phénomène ; un pommier c'est pas un phénomène non plus ; mais si la vache grimpe sur le pommier, ça c'est un phénomène.

Au marché Bonsecours :

Belvatrice (à l'enfant d'une grosse cliente).—Tiens, mon petit ange, voilà une belle pomme.

Maman (sèchement).—Qu'est-ce qu'on dit à la dame qui donne quelque chose ?

L'enfant (après un moment d'hésitation).—On dit : "J'en veux une meilleure."

On a donné à Charley un nouveau précepteur aussi curieux que prudent :

Précepteur (nouvellement arrivé et désireux de se renseigner sur les habitudes de la maison).—Dit-on les prières à table, chez votre papa ?

Charley (6 ans).—Oui, c'est papa qui les récite.

Précepteur.—Que dit-il ?

Charley.—Oh ! vous l'entendez dire presque toujours, en se mettant à table : "Seigneur ! qu'est-ce que c'est que cette dégoûtante rataouille ?"

IL NE LES A PAS EUES

1er Acteur.—Dis-donc, prête-moi deux piastres ?

2e Acteur.—Prêter ! tu pourrais dire donner ; avec toi le remboursement est hors de question.

1er Acteur.—Tu les auras ce soir ; je te les rendrai après la pièce ; tu sais bien qu'au quatrième acte, le roi m'offre une somme de \$20,000 ; jusqu'à ce jour j'ai refusé, ce soir j'accepterai.

L'INFLUENCE DU POURBOIRE

A la gare du Grand-Tronc :

1er Commis d'hôtel.—Par ici pour l'hôtel Monumental, monsieur. Le seul hôtel de la ville éclairé à l'électricité, chauffé à la vapeur, ascenseur pour les voyageurs, bains, billards, salons, tout le confort moderne. Trois piastres par jour... Omnibus gratuit. Par ici ; le premier droit devant vous, monsieur.

2e Commis d'hôtel.—Hôtel du Belvédère, monsieur ? Quatre piastres par jour ; cinquante cents d'omnibus ; le propriétaire paie le service, pas de pourboires.

Le voyageur saute dans le second omnibus.

UNE EXPÉRIENCE DÉSIRABLE



(A la bibliothèque Fraser)

Etranger.—Avez-vous un livre qui parle de Huogène ?

Le gardien.—Vous voulez dire Diogène ?

L'étranger.—En effet, c'est cela. Vous savez, l'homme qui logeait dans un tonneau. Un de mes amis vient de m'en donner un, et je voudrais attraper quelques idées sur la manière de le meubler.

NOMS CURIEUX DES BOITES A CIGARES

L'ignorance des gens sur la signification des noms des cigares, est phénoménale, épatante. On pourrait en faire un volume. Que de fois, j'ai entendu vanter jusqu'aux nues les *perfectos*, comme si ce mot désignât une marque de commerce ou la qualité d'un cigare quelconque.

J'ai entendu un individu soutenir *mordicus* qu'un *perfecto* n'était pas un *perfecto*, parce que l'arôme n'était pas du tout le même que celui d'un *perfecto* qu'il avait fumé quelque temps auparavant.

Or le mot *perfectos* s'emploie tout bonnement pour désigner la forme particulière de certains cigares.

Ceux qui les font, sont payés plus chers, parce qu'il est beaucoup plus difficile de les rouler dans les proportions voulues. Il s'en suit qu'un cigare *perfecto* coûte plus cher qu'un autre fait avec les mêmes matériaux, mais plus aisé à fabriquer.

Mais tant qu'au mot lui-même, il ne sert qu'à faire connaître la forme du cigare. En outre des mots employés pour spécifier la forme, il y a ceux qui se rapportent à la grosseur, tels que *Pinas*, *Grandès*. Les mots *Trabucos*, *Londrès*, *Conchas*, *Reina Victorias*, *Pantufelas*, *Rogalías*, sont au tant de termes pour désigner différentes formes.

Il y a aussi des mots qui désignent à la fois la grosseur et la forme, comme *Infantes*, pour désigner de très petits cigares. Les *Princesses* et les *Éléantes*, *Conchas Pinas*, *Conchas spéciales*, *Londrès Grandès* s'emploient pour désigner certaines combinaisons de grosseur et de forme.

En outre de la grosseur et de la forme, il y a les différentes nuances de couleur. Ainsi *Claros* veut dire des cigares à nuance très claire ; *Colorado Claro*, un peu moins claire ; *Colorado* nuance foncée ; *Colorado Maduro*, plus foncée ; *Maduro*, très foncée ; *Oscuro*, presque noire ; *Negro*, noire ébène. La désignation de la grosseur et de la forme des cigares est estampée sur la devanture des boîtes et la couleur est indiquée à main droite.

On appelle *Bouquets*, des cigares attachés avec un petit ruban.

FEMMES MILLIONNAIRES

On vient de publier les noms des vingt-cinq femmes les plus riches des États Unis.

Mme Hattie Green, de New-York, figure au premier rang avec une fortune personnelle de \$40,000,000 ; Mmes Elizabeth Garrett, Terry et Mark Hopkins, avec chacune \$20,000,000 ; Mme Edwin Stevens, \$15,000,000 ; Mme John C. Green, \$10,000,000 ; Mme Cyrus H. McCormick, de Chicago, \$10,000,000 ; Mme John Ray Barton, de Philadelphie, \$7,000,000 ; Mme Thomas A. Scott, veuve du président de chemins de fer, \$5,000,000 ; Mme William A. Armour, de Chicago, fille de Silas Cobb, \$5,000,000 ; Mme Joseph Harrison, Josephine Ayer, Jane Brown, W. E. Dodge et les filles de feu Francis A. Drexel, de Philadelphie, \$5,000,000, chacune. Mmes Robert Golet et Jay, \$3,000,000 chacune. Une petite fille de trois ans, la fille de Mrs Terry, jette, néanmoins, dans l'ombre toutes ces orgueilleuses fortunes. Elle a aujourd'hui en son nom propre, la bagatelle de \$50,000,000.

L'EMPLOI ET L'EMPLOYÉ

Boulevard.—Mon cher, votre femme est un véritable trésor.

Roulevard.—Mieux que ça ; c'est un admirable trésorier.

JOUR DE L'AN CHEZ UN PAUVRE
CURÉ DE CAMPAGNE

IL VOULAIT	ET IL A REÇU
Deux tonnes de charbon.	Un sachet en satin lilas.
Un supplément de dîmes.	Une cassette japonaise.
Une paire de bretelles neuves.	Une banderole avec l'inscription: "Bonne et Heureuse Année."
Faire recouvrir son presbytère.	Une paire de souliers brodés.
Un remède pour empêcher les cheveux de tomber.	Un couvert de breviaire au crochet.
Un pardessus en caoutchouc.	Un surplis ouvragé.
Un nouveau poêle de cuisine.	La vie de St Thomas d'Aquin.

Un ami, un ancien condisciple du collège, résidant au Colorado, lui a envoyé une carte postale qui se terminait en ces termes: "Il fait ici un temps d'hiver du diable"; et c'est la seule chose appropriée à la circonstance qu'il ait reçue ce jour-là.

ANIMAUX QUI RIENT ET PLEURENT

Deux choses sont essentielles pour produire chez l'homme le phénomène physique du rire. La première, les muscles faciaux, vocaux et autres, y compris le diaphragme; la seconde, les émotions ou idées qui vous donnent l'envie de rire. Certains animaux possèdent ces deux conditions. Le *Chimpanzé*, dit-on, ébauche un sourire. Le sourire du singe *Titi*, est comme une invitation à jouer.

Le chien peut sourire et grimacer, selon ses dispositions d'affection ou de plaisir, d'hypocrisie ou de ruse. Les chiens saisissent assez facilement les différentes nuances dans la manière de rire. Ils savent différencier entre ce qui est dit avec bonhomie et ce qui est sarcastique. Ils sont sensibles au ridicule; souvent ils se donnent beaucoup de peine pour faire rire leurs maîtres, et ils sont très mortifiés, s'ils ne réussissent pas.

Romanes cite le cas d'un petit chien à rats, qui s'ingénuaient à amuser son maître et à le faire rire par différents tours qu'il avait appris de lui-même, et il se montrait boudeur et de mauvaise humeur, quand ses efforts n'étaient pas couronnés de succès.

Un orang-outang, aux jardins zoologiques de Londres, témoignait le plus vif plaisir quand ses farces faisaient rire les gens, et le docteur Wood

PAS A COMPARER



Membre de la société protectrice des animaux. Vous voyez bien que la pauvre bête ne peut pas traîner cette voiture.

Cocheur impatient. Je vous dis que oui, moi. On sait bien que vous feriez mieux qu'elle dans les timons, mais...

UN SURCROIT DE SALAIRE



Troncon. — Combien que tu gagnes par jour?
François. — Une piastre et la pneumonie.

rapporte qu'un choucas apprivoisé prenait autant de plaisir à suivre les jeux des petits gamins tels que le cheval fondu, la *tag*, que les gamins mêmes.

Le perroquet est un rieur de première force. Il rit même de ses bons mots. Le pivert ou pic-bois rit de bon cœur, s'il faut croire M. White, et dans son *histoire* incomparable de *Selborne*, il cite le cas d'une pie apprivoisée, qui riait de si bon cœur, et d'une manière si brayante et tellement naturelle, qu'il était impossible d'y résister, que le fou-rire vous prenait malgré vous. Les histoires abondent à propos d'hirondelles. Lorsque ces oiseaux parviennent à jouer quelque méchant tour à un chat, elles poussent un petit cri, qui ressemble passablement au rire d'un jeune enfant, qu'on chatouille.

Il y a une espèce d'hiène que l'on a surnommée l'hiène rieuse, à cause de la singularité de son cri, et en Australie, il y a un oiseau, l'Alcyon que l'on appelle, pour la même raison, l'Alcyon rieur, tant ses notes ressemblent à un rire brailard et puissant. Livingstone, le grand explorateur de l'Afrique, parle d'un ibis brun dont le cri est un ha-ha-ha prolongé.

De même qu'il appert que certains animaux ont toutes les qualifications voulues pour rire, de même il est démontré qu'ils possèdent aussi tout l'appareil requis pour verser des larmes.

Le chien, le cheval, l'éléphant, l'ours, le rat, l'âne, la mule, certains cerfs, le soko, le chimpanzé, le mandrille, le titi et autres espèces de singes ou guenons, les bestiaux, le chameau et la girafe versent des pleurs sous l'empire du chagrin et de la tristesse. Le Perroquet lui ne verse pas de pleurs, mais il a la faculté de sangloter. La crainte d'être battu fera pleurer le chimpanzé; les singes et les éléphants en général verseront des pleurs à cause d'un désappointement ou d'une mortification. Ainsi l'éléphant pleure, si si on le tient captif et renfermé; la peur, la terreur ou la frayeur feront pleurer le titi; le cerf blessé et le rat en cage pleureront de désespoir;

certaines singes, versent des larmes si on s'apitoie sur leur sort, et le Dr Livingstone assure que le jeune soko avait recours aux larmes, si on ne satisfaisait pas ses caprices.

Mme Burton affirme qu'elle a vu des chameaux verser des larmes, lorsqu'ils souffraient de la soif. Un auteur, dont le nom m'échappe, dit, en parlant d'une mule qui s'était enfoncé un clou dans la patte: "Son visage était l'image de la douleur et du désespoir. De véritables larmes coulaient de ses yeux."

Le Dr Livingstone rapporte le cas d'un jeune soko qui pleurait de la manière la plus amère et la plus attendrissante, si on ne le prenait dans les bras comme un enfant, lorsqu'il en témoignait le désir. Le docteur Boerlage a tué d'un coup de fusil, dans ses excursions dans le Java, une guenon-mère. Elle tomba de l'arbre, mortellement blessée, tenant son petit dans les bras et elle mourut en pleurant.

On constata aussi qu'une girafe, blessée d'un coup de fusil, avait des larmes qui tombaient des cils de ses grands yeux noirs tout humides. Gordon Cumming, qui a beaucoup voyagé en Afrique, a vu un éléphant mourant qui versait de grosses larmes. On prétend avoir vu de vieux rats, en présence du corps d'un des leurs qui s'était noyé, verser des larmes et s'essuyer les yeux avec les pattes de devant. On pourrait citer à l'infini des exemples pour démontrer que certains animaux possèdent, à n'en point douter, les deux conditions essentielles pour rire et pleurer et sont susceptibles des mêmes émotions qui portent l'homme à rire ou à pleurer.

LA PREUVE DU TRAITÉ

Lui (ancien de savoir si l'autre a été accepté). — Ces deux bagues sont-elles des bijoux de famille?

Elle (cachant sa main). — Oui! l'une est dans la famille depuis Maisonnette qui l'a donnée à un de mes ancêtres; mais l'autre est d'origine plus récente (rougissant), elle ne date que de la conquête.

LÉGERS DÉTOURS

Client. — Garçon! Je ne puis manger ce poulet.

Garçon. — Pourquoi, monsieur?

Client. — C'est contre mes principes; on m'a appris très jeune à respecter les vieillards. Apportez-moi un filet.

Le garçon apporte le filet; une minute après.

Client. — Garçon! ça, du filet! Je ne puis seulement pas le couper, apportez-moi ça.

Garçon. — Jamais, monsieur, c'est contre mes principes.

Client. — Hein!

Garçon. — Certainement, on m'a appris très jeune à ne pas laisser impunément condamner un sujet qui n'était pas coupable.

Le portrait de grand'maman.



N'oubliez pas que c'est son petit-fils Jos, qui porte les pantalons, et non elle-même.

NOS CHÉRIS



Tu sais, maman, je ne veux plus sortir avec la femme de chambre. On nous fait trop de l'œil.

UN TOUR EN DEUX ACTES

ACTE I

La scène se passe hier :

Mademoiselle Vifesprit.—Que diriez-vous, mon cher monsieur Placide, si nous jouions un tour à votre femme ?

Monsieur Placide.—Charmant ! charmant ! voyons, que proposez-vous ?

Mademoiselle Vifesprit (cherchant).—Je crois que j'ai trouvé. Tenez, mettez mes gants neufs dans la poche de côté de votre habit, votre femme doit fouiller vos habits quand vous rentrez : elle y trouvera des gants de femme, des gants élégants, parfumés, à dix-huit boutons ; comprenez-vous ? Quelle scène ! Ce sera délicieux ; je regrette seulement de ne pouvoir y assister.

ACTE II

La scène se passe aujourd'hui :

Mademoiselle Vifesprit.—J'avais hâte de vous rencontrer, mon cher monsieur Placide ; racontez-moi donc comment votre petit tour a réussi ; vous êtes-vous bien amusé ? me rapportez-vous mes gants ?

Monsieur Placide.—Hélas ! je n'ai qu'une seule et même réponse à faire à vos deux questions : Non. Madame Placide a juré ses grands dieux que les gants étaient à elle ; que j'avais fouillé dans ses armoires pour les lui voler et les offrir à une étrangère quelconque en guise d'étrennes et elle les a repris avec indignation et entend bien les garder. Elle a même ajouté qu'elle les mettrait quand elle irait rendre visite à madame votre mère.

NATURALISATION NATURELLE

Jacques (un européen depuis de longues années au Canada).—Mais, je ne suis pas encore sujet anglais.

Maud (souriant). Ni moi non plus.

Jacques (appuyant sur le dernier mot de sa phrase).—Eh bien ! devenons-en un.

L'arsenal d'une femme

SON MOUCHOIR

Le mouchoir chez la femme est une arme des plus dangereuses et, dans ses escarmouches avec l'homme, il joue souvent un rôle important. Quiconque examine pour la première fois un mouchoir, a peine à concevoir qu'un article d'un tissu aussi fin, aussi délicat puisse exercer de pareils ravages. Pour me servir d'une expression purement irlandaise, ce ne sont que des trous, mais ces trous sont arrangés d'une manière si symétrique, qu'ils vous captivent presque toujours. Au fond, il y a juste assez d'étoffe pour tenir les trous ensemble. Le mouchoir, en un mot, est une arme offensive et défensive. Il sert à vous provoquer et souvent même à vous défier d'attaquer. Une femme qui sait échapper à temps son mouchoir, tend aux ingénus un piège dans lequel ils finissent toujours par tomber, et il est rare alors qu'ils ne finissent par avouer leur impuissance et ne tombent captifs aux pieds de leurs vainqueurs.

Comme arme défensive, il devient effectif de bien des manières, et dans des mains habiles, il peut être manipulé de sorte à inspirer des sentiments tout autres que ceux que l'on a l'air de vouloir faire naître. Lorsqu'on vise à un grand effet, le mouchoir est souvent d'un immense secours pour gagner le temps nécessaire. Les femmes en général s'en servent rarement comme de projectile. Les hommes seuls ont le privilège de jeter leurs mouchoirs ; mais c'est en Turquie. En revanche, les femmes ont bien d'autres moyens de s'en servir avec avantage. Voyez cette jeune femme, elle s'est armée pour la lutte ; elle veut triompher à tout prix ; et observez avec quelle adresse insinuante, entraînant, elle fait travailler son mouchoir. A l'encontre de sa poudre de riz, elle le tient constamment en évidence, et de

NOS CHÉRIS



Tommy.—Maman, veux-tu que j'aille voir ma tante ?
Maman.—Non, mon cher.
Tommy.—Veux-tu que j'aille faire des commissions ?
Maman.—Fais-toi donc.
Tommy.—Tu ne veux jamais rien. Je ne puis pas avoir de plaisir, moi. Si tu ne laissais au moins aller chez le dentiste pour me faire arracher quelques dents ?

fait toute sa force vient de là. Sous ce rapport, il ressemble à son éventail ; ce sont deux alliés indispensables. Chose remarquable, le mouchoir n'est employé que pour les escarmouches, les assauts, et les grandes batailles qui se livrent le soir. Le jour il n'est pas de mise.

Quelle est donc la raison de cette différence sans aucun doute, il en existe une et une excellente, mais ces dames n'ont jamais encore daigné expliquer la raison d'un phénomène aussi étrange.

EN VRAI TROUPIER

Un militaire qui possède à son crédit deux années de service dans les zouaves et la campagne du Nord-Ouest, mais qui a aussi une manie déplorable de toujours trouver à redire sur les mets même les plus succulents, était invité, il n'y a pas plusieurs mois, à un grand festin. Le hasard voulut qu'il fut à table en face de la maîtresse de la maison ; et il s'aperçut à un certain moment qu'elle suivait avec une vive anxiété chacun de ses mouvements.

Tout à coup, au moment où l'entraîné était à son apogée, notre brave trouve une chenille dans sa salade. Un regard fortif de la maîtresse de céans ne lui laisse pas de doute qu'elle a une conscience de l'embarras de sa position. Le moment était critique, mais le vétéran sut s'en tirer avec gloire : car sans sourciller, il prend sa fourchette, ramasse la chenille avec un peu de salade et avale le tout bravement.

Il en fut récompensé quelques minutes plus tard par un regard de son hôtesse où se lisaient la reconnaissance et l'admiration. L'histoire finit cependant par s'ébruiter et lorsqu'un jour quel qu'un se hasarda de lui demander s'il aimait toujours la salade aux chenilles : la réponse arriva comme une bombe. « Crois-tu que j'aurais été si lâche que de faire manquer un bon dîner pour une misérable petite chenille ! »

SEUL CHOIX POSSIBLE

Politicien.—Non, je ne puis dire cela ; jamais je ne dis un mensonge.

Journaliste.—Comment faites-vous alors, vous l'écrivez ?

NOS CHÉRIS



Lucie.—Tout le monde ne vient pas d'Adam, n'est-ce pas, maman.

La maman.—Oui, ma fille, tout le monde.

Lucie.—Alors pourquoi qu'on dit que papa, il s'est fait lui-même ?

LE RAT MUSQUE ET LE HERON

(UNE HISTOIRE VRAIE.)



I *Le rat musqué.* Mon vieux luter, une grande nouvelle ce matin. Une famille de *amouzon* vient de s'en menager par ici.
 II *Le heron.* Conduis-moi chez eux ; je me sens en appétit.
 III *Le rat musqué.* — Là ! Tu les vois. Ne bouges plus ; je vais entrer en conversation avec eux.
 IV *Le grand père amouzon.* Il me semble qu'il y a quelque chose qui va mal ici. Si nous sautions à l'eau ?
 V *Le rat musqué.* Allons donc ! Donne-moi le bras et causons un instant.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

À travers les journaux Parisiens.

Je me demande toujours, disait Moulachon, comment font les astronomes pour prédire les éclipses si longtemps à l'avance.

— C'est bien facile, riposta Guibollard, ils consultent l'almanac.

Dejeuner de famille.

Une jolie petite fille de 6 ans, qui mange depuis peu des huitres, compte dans son assiette celles qu'elle a mangées, et s'adressant à sa mère :

— "J'en ai mangé huit, est-ce que cela fait ma douzaine ?"

L'autre jour, au dîner que donnait le duc de P..., notre confrère X..., qui était placé entre deux gommeux, s'apercevant qu'il était persillé par eux, leur dit :

— "Messieurs, vous vous trompez, je ne suis ni sot, ni bête, je suis ntre deux."

Boulevard extérieur.

Deux jeunes mariés se flanquent dans la rue une tripotée réciproque.

Un passant voulant intervenir :

— Laissez-les faire, dit d'une voix émue un habitant du quartier : "C'est leur *lutte de miel* !"

Presbytère de campagne.

— Monsieur le curé, dit la servante, vous avez perdu un bouton, et je n'en ai pas pour le remplacer ; pouvez-vous m'en donner un autre ?

— Pas maintenant ! après la quête : j'en trouve toujours au moins un dans mon aumônière

Une bien amusante "coquille" dans un dithyrambe poétique en l'honneur du pays d'Auge :

"La nature est resplendissante, les prés, le gazon, les *pompiers* sont en fleurs."

Et dire que c'est avec cela qu'on fabrique le cidre... Il y a de quoi frémir.

Extrait d'un album :

"Un célibataire n'est bon qu'à une seule chose : à devenir un mari !"

Signé : "Une demoiselle à marier."

Bidoulot est enchanté.

— Je viens de commander mon buste à Taupinard ! raconte-t-il à sa femme.

— Taupinard ? qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un de nos sculpteurs d'avenir... Il m'a affirmé qu'on lui avait commandé de refaire les statuts de la Banque de France !



VI *Le grand père amouzon s'accroche à son éticinte.* — J'ai une soif de loup : il me faut de l'eau.



VII *Le heron transperçant le rat musqué.* — Excusez, c'est le monsieur habillé en vert que j'avais visé.

Au restaurant.
 Un loustic observe un voisin, qui a l'air de chercher sur la table.
 — Monsieur, lui dit-il, vous avez perdu quelque chose ?
 — Non, je cherche les cornichons.
 — Ah ! je voyais bien aussi que vous n'étiez pas dans votre assiette !

L'instruction laïque !
 Madeleine, — huit ans, — rentre toute triomphante de sa classe qui compte cinq élèves :
 — Maman ! s'écrie-t-elle, je suis première, en français, sur les quatre-s-autres !
 — Monsieur, avez-vous jamais lu *l'Enfer* de Dante ?
 — Non, mais j'ai été marié deux fois.

Le ténor X... chante horriblement faux.
 — Comment, diable ! fait quelqu'un, est-il parvenu jusqu'à la scène avec un organe comme là !
 — Il a pris une *voie* détournée.

La belle-mère de Boireau tombe en traversant la voie du chemin de fer. Les employés la relèvent au moment où un express arrive à toute vapeur.
 Alors Boireau qui a contemplé la scène sans broncher, s'écrie :
 — Oh ! ces trains, toujours en retard !

À l'École des Beaux-Arts.
 Grave embarras des aspirants au prix de Rome (section de peinture), à qui on a donné pour sujet ce vers de Racine :

Hippolyte étendu sans forme et sans couleur

M. Prudhomme sort de chez lui et est accosté par un vieux mendiant à barbe blanche.

— Un petit sou...

— Comment ! fait M. Prudhomme, vous êtes donc toujours dans la misère ? Je vous ai donné il n'y a pas quinze jours !

Boireau à l'enterrement :

— Ce pauvre un tel dit-il très attristé, il paraissait taillé pour vivre centans !

Puis, se tournant vers son voisin le docteur :

— C'est vous qui l'avez soigné, n'est-ce pas ?

Chez le marbrier :

X... est en train de méditer l'inscription funéraire de sa belle-mère.

— Quelle légende Monsieur désire-t-il ?

"De profundis"... Priez pour elle... Regrets éternels.

— Non. Mettez simplement :

Son gendre reconnaissant.

— Un peintre en lettres vient de descendre de son échelle, après avoir exécuté au fronton d'une boutique l'inscription que voici :

COMERCE DE VINS

— Pardon ! fait timidement le débitant : est-ce que *commerce* ne prend pas deux m ?

L'artiste, après l'avoir considéré un instant avec un mépris muet :

— Attendez donc que ça soit sec !

UNE BONNE IDÉE

1er Gamin pauvre. — Sais-tu ! Si tu veux, nous irons rôder autour du Club Saint-Jacques, le jour de l'an.

2me Gamin pauvre. — Pourquoi ?

1er Gamin pauvre. — Tu sais, on peut les voir manger de la rue.

UN BON COUREUR

1er Athlète (ironiquement). — Tiens, Joe, tu as marqué le train. Ça ne va plus les jambes : tu n'as pas couru assez vite.

2me Athlète (piétement). — C'est ce qui te trompe : j'ai couru assez vite, mais je ne suis pas parti à temps.

IL Y A NOIRCIR ET NOIRCIR



Jeune mariée. — Oui ! Mon mari m'a noirci les yeux la semaine dernière.
Julie. — La brute ! De ja ? Comment cela ? Avec ses poings ?
Jeune mariée. — Ah ! non ! Avec un pinceau.

LA BOÎTE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

I

LE COIN DE "JOE"

Avant d'aller crier une chose sur les toits, il faut être bien sûr du *faîte*.

**

Un facteur, de la rue des Saint-Pères, *rapporte avoir eu*, sur l'adresse : No... Rue des saint pères — Rue des cinq pères — Rue des cinq paires — Rude et sain père — Rude essaim perd — Rudesse impair — Rude est-ce impair, etc.

**

Une dame fort instruite se rencontre dans un char à compartiment avec un vieux militaire qui fume à grosses bouffades une pipe culottée :

La jeune personne tousse un peu.

Le capitaine s'écrie :

— On ne fume donc pas dans votre régiment, petite mère ?

— Dans mon régiment, c'est possible, répond-elle ! mais dans ma *compagnie*, jamais.

**

Visiteur matinal. — Gaston y est-il ?

Servante. — Attendez un instant.

De retour :

— Oui, monsieur ; mais il fait dire qu'il dort !

**

Autre naïveté, après une soirée :

Père Jeune fille. — Mademoiselle C. *paraissait trop grosse*. La toilette d'Emma était peu convenable. Celle-ci avait l'air stupide, celle-là avait une figure de monstre, etc.

Jeune précieuse ridicule. — Ah ! bien, ma chère, tu sais bien qu'il n'y a pas de beauté parfaite sur la terre : regarde donc comme je suis toute petite, moi !

**

Un employé d'une maison assez bien connue, faisait parade de son ignorance en disant qu'il ne connaissait aucun de ses parents : Cousins, cousines, neveux, nièces, il n'en avait jamais entendu parler. Ne savait où ni en quelle année son père et sa mère étaient nés, où étaient retirés ses frères.

Un jeune enfant de dix ans l'interrompt :

— Ah ben ça, on peut dire que c'est une famille à peu près.

Joe.

II

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES.

(Pour le SAMEDI)

J'étais l'autre jour dans un salon de barbier, attendant mon *tour*, lorsqu'entre un habitant de la paroisse de Saint-Lambert.

Celui-ci jette un coup d'œil sur chacune des personnes présentes, puis, s'adressant à l'un des employés :

— Comment c'que vous chargez pour m'raser ?

— Dix centims, répond l'employé.

— C'est bon ! rasez-moi tout de suite ? J'su pressé.

— Oui ! mais, il vous faut attendre votre tour, car il y en a d'autres qui sont entrés ici avant vous.

Quand chacun de nous eût la barbe rasée, et que le tour de l'habitant fut arrivé, le patron de l'établissement l'invita à s'asseoir dans la chaise.

Celui-ci parut d'abord faire un peu de résistance en voyant probablement pour la première fois cette chaise monumentale ; mais finalement il s'y installa.

Le barbier s'approche du client possesseur d'une barbe que le rasoir n'avait pas touché depuis longtemps, et il se préparait à lui passer la mousse lorsque celui-ci se redresse tout à coup et montrant certaine partie de sa figure :

— Tenez ! faut que vous me coupiez ça, icite, comme i faut ; parce que vous savez, j'allons avec not' bonne femme, faire tirer not' portrait ; pour envoyer à not' fille qui resse à Nou-Ork. (New-York), et l'veux qu'ça seye ben coupé.

Et nous tous de partir d'un éclat de fou rire.

**

Geai la Fleur, mettant ordre à ses affaires et voulant avant tout payer ses dettes, commença par acquitter celles qu'on nomme d'honneur. Ageaire Outier, un brave homme, qui était un deses créanciers, se présenta avec un billet pour être payé de ce qui lui était dû. Geai la Fleur refusa et dit qu'il n'avait point d'argent.

— Mais, monsieur, ce matin, vous avez soldé cent louis, et il vous en reste encore.

— Oui, répond l'autre ; mais c'était une dette d'honneur.

— Comment ! une dette d'honneur ? répond Ageaire Outier.

Aussitôt il jette son billet au feu.

Eh ! bien, dit-il, ma dette est acuellement d'honneur.

Geai la Fleur admira la sagacité de ce brave homme et paya sur-le-champ la somme due.

**

Adju Forremon, qui est un acteur dont l'originalité est connue, et dont le talent se transforme suivant les personnages qu'il imite, essayait, l'autre soir dans le restaurant Greg Ooire, une imitation qui provoquait les rêves de l'auditoire.

Le propriétaire du restaurant, attiré par les rires homérique de sa clientèle, s'approcha de l'artiste d'une façon câline, et lui dit :

— Mon sieur, pendant que vous y êtes, si vous pouviez imiter ceux qui me paient exactement leur compte !

La scène changea à l'instant.

**

On nous rapporte que lorsque le fameux bourreau Radcliffe conduisit pour la première fois un condamné au gibet, il lui dit :

— Écoutez, je ferai de mon mieux ; mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu.

— Ma foi, répondit le patient, je vous avouerais également que je n'ai jamais été pendu non plus ; mais, que voulez-vous ! nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons.

**

Djon Noutre disait l'autre soir à un garçon d'hôtel qui le servait mal :

— Il faut vous marier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

**

— Avez-vous des ruines-babines à vendre ici, monsieur ? me demande une femme qui entraît chez moi la semaine dernière.

— Qu'est-ce ? lui demandai-je, voulant lui faire répéter ce mot.

— Des ruines-babines, répondit-elle. Vous savez bien des musiques à gueule.

C'était un harmonica qu'elle voulait avoir.

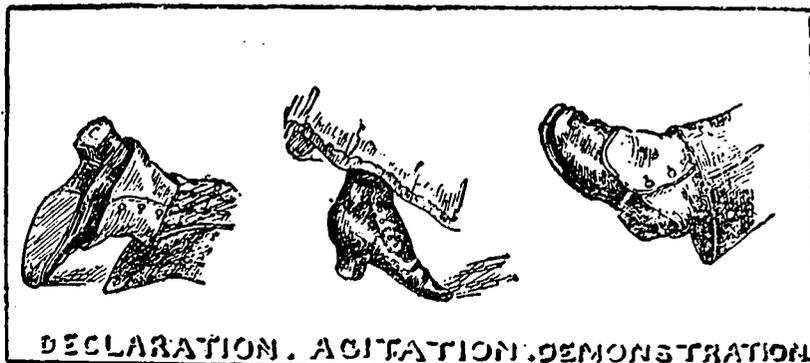
AGUE ÉRAITE,

Levis, Janvier 1891.

DÉPENSE INSENSÉE

Monsieur de Haute-gomme. — Ma chère, j'ai retenu une loge à l'Académie de Musique, pour ce soir.

Madame de Haute-gomme. — Quelle idée ! Vous savez pourtant que j'ai une extinction de voix telle que je ne puis que parler très bas.



DECLARATION. ACITATION. DEMONSTRATION

UN ROMAN ÉCRIT D'ARRACHE-PIED.

SPÉCULATION MANQUÉE



Arscat. — Vous déclarez avoir volé trois mille piastres ? Est-ce tout ce qu'il y avait dans la caisse de votre patron.
Cuisinier indélicat. — Non, j'y ai laissé trois autres mille piastres.
L'arocut. — Allez les chercher tout de suite ; je vais vous charger six mille piastres pour vous défendre.

UN SOUVENIR AGRÉABLE

Elle. — Quelle charmante et adorable histoire que celle que vous m'avez contée hier, à propos de cet âne, M. Grossel !
M. Grossel. — Je suis heureux de vous avoir intéressée.
Elle. — Au plus haut degré, et je ne pourrai plus voir un âne, sans penser à vous, mon cher monsieur.

MYSTÈRE EXPLIQUÉ

Docteur. — Vous avez besoin d'exercice. Quel métier faites-vous ?
Cliant. — Je suis charpentier.
Docteur. — Étrange ! vous ne devez pas manquer d'exercice, et pourtant tous vos symptômes me prouvent que vous êtes trop sédentaire.
Cliant. — Je vais vous dire, docteur, je travaille à la journée.

MOTS INUTILES

Employé de télégraphe (lisant une dépêche). — "Madame Painbon, Québec. Appris avec douleur mort de tante Judith. Son testament en notre faveur." Il y a deux mots de trop pour vos vingt-cinq cents.
Monsieur Painbon. — Hein ! deux mots ! c'est bien, enlevez : "avec douleur."

UNE BONNE PRÉCAUTION

Henri. — Tiens, est-ce que ta femme est en voyage, que tu fais envoyer ses lettres à ton bureau au lieu de ta maison ?
Raoul. — Non, mais c'est l'époque où les marchands envoient ces jolies circulaires annonçant qu'ils viennent de recevoir leurs marchandises les plus nouvelles et les plus... chères.

SANS ILLUSION

31 Décembre, le soir, sur le Champ de Mars.
1er Mendiant. — Dis-donc Joe ?
2me Mendiant. — Quoi ?
1er Mendiant. — Est-ce que tu vas pendre ton bas ce soir ?
2me Mendiant. — Pense pas ; il n'est pas mouillé.

UNE FILLE ATTENTIONNÉE

Papa (en haut de l'escalier). — Emma, il est temps d'aller se coucher.
Emma. — Certainement papa, i.e. retardez pas ; vous n'êtes pas très bien en ce moment. Bonsoir, cher papa.

L'HOMME ET LE BÉBÉ

UNE TACHE RUDE

— Jean, mon cher, tu devrais bien habiller le bébé ce matin. Je ne sais où donner de la tête et ça ne te prendra qu'une minute ou deux.
 — Certainement, répondit monsieur Jean, de bonne humeur ; je me ferai un plaisir de l'habiller. Arrive ici, mon petit bonhomme, ton papa va t'habiller en un clin d'œil. Cela ne sera pas long.
 Arthur, âgé de quatre ans, laisse ses jouets à regret, et vient trouver le papa.
 — Bien, je vais d'abord te débarrasser de ta robe de nuit ; eh !... mais reste donc tranquille, je ne pourrai jamais te déboutonner... ah ! c'est fait. Maintenant... mais assieds-toi tranquille. Tu n'as pas besoin de te tortiller comme une anguille. Où donc est ta petite chemise ? Ah, la voilà enfin. Eh ! reste donc tranquille !... Avance ton petit bras... Pas celui-là, l'autre et... Mais, pour l'amour de Dieu, ne peux-tu pas rester en place un instant ?... Maintenant, ton autre bras et cesse de t'agiter et de gigoter comme tu fais... Non, pas comme cela. Passe ton... mais reviens donc ici ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Tu fais le tour de la chambre en chemise ! Fi donc ! Ho ! viens donc ici que j'achève de t'habiller... Veux-tu bien rester tranquille, petit brigand ?... Voyons, passe ta jambe là-dedans... mais pas celle-là ! Te voilà encore à gigoter de plus bel !... Si tu ne reste pas tranquille, je vais te... mais laisse donc ma chaîne tranquille et... que le sorcier t'emporte. (*Appelant sa femme.*) — Ernestine, tu vas t'habiller ton bambin à la fin. Je ne pourrais jamais en venir à bout. Cours trouver ta mère, mon petit cœur.

CHARLES V

Charles Quint disait que les Portugais ressemblent à des fous, et qu'ils le sont ; que les Espagnols paraissent sages et ne le sont pas ; que les Italiens paraissent sages et qu'ils le sont ; que les Allemands parlent comme des charretiers ; les

LA MANIÈRE DE DIRE SON ÂGE



Belle Tropicane (cirement). — Croyez-vous que je porte ce bracelet depuis quatorze ans ? Le fait est que j'avais quatre ans quand on me l'a donné.
M. Henri. — Quelle sorte de poignet aviez-vous donc.
Belle Tropicane. — Mais, c'est qu'alors, c'était un collier

LA VÉRITÉ HISTORIQUE



Oncle Sarton (examinant un tableau de la bataille de St. Denis). — Ça n'est pas exact, ça. Abel. — Moi, j'y étais.
Abel. — Qu'est-ce qu'il y manque ?
Oncle Sarton. — C'est bien le peuple, ces maisons, ces canons, tout ça ensemble. Mais tu vois, cet arbre... J'étais caché derrière tout le temps, et ils ne m'y ont pas mis, les misérables !

Anglais comme des imbéciles ; les français en maîtres, et les Espagnols en rois.
 Il se peut que l'encens que ces différentes nations lui avaient prodigué sous la forme de surnoms, ait influé tant soit peu sur la justesse de ses appréciations.
 Les Siciliens l'appelaient Scipion l'Africain ; les Italiens, David ; les Français, Hercule ; les Turcs, Jules César ; les Africains, Hannibal ; les Allemands, Charlemagne ; et les Espagnols, Alexandre le Grand.

THÉÂTRE-ROYAL



A ce théâtre "The Cattle King" a été représenté au commencement de cette semaine. Le reste de la semaine, le public a eu l'occasion d'entendre "The Mountain King." La première pièce ne manque pas de scènes amoureuses et des plus intéressantes. Les rôles sont entre des mains habiles. M. J. H. Wallick, dont la réputation est bien connue, joue le rôle de Bob Taylor et de Dare Devil Dick, et inutile de dire qu'il s'en acquitte bien. Lon Blandon fait un "Cattle King" de première force et Chs Crosby, comme Barney Ryan, est très intéressant. Miss Lena Onthank, Miss Nettie Leland et Miss Viola Crosby s'acquittent bien de leurs rôles respectifs.
 "The Mountain King" a eu beaucoup de succès. C'est une pièce remplie de gaieté qui a charmé l'auditoire. Il y a eu beaucoup de monde, tous les soirs, au Royal.
 La semaine prochaine, on jouera deux excellentes pièces. Ainsi, lundi, mardi et mercredi, on représentera, dans l'après-midi et la soirée, "Vesper Bells," et jeudi, vendredi et samedi, aussi après midi et soirée, on jouera une autre pièce bien populaire, "The Old Oaken Bucket."
 Les décors seront splendides. On verra figurer douze chiens Saint Bernard et trois poulains russes. C'est une pièce qui promet beaucoup d'émotion.

IL N'ARRIVERA JAMAIS

Rebecca. — Ernest m'a demandé de l'attendre un an ou deux, papa. Il m'assure qu'il sera riche, alors ; il dit que pour lui le mot faillis n'existe pas.
Abraham Moses. — P'huh ! Ernest est décidément un propre à rien. Rebecca, je vais te chercher un mari qui connaîtra l'existence de ce mot.

SI PRES ET SI LOIN !



LA FOULE DEVANT UN ÉTALAGE DE COMESTIBLES.

LA SARDINE MARSEILLAISE

OU LES EFFETS DE L'IMAGINATION.

PIÈCE EN UN ACTE ET QUELQUES BLAGUES

La scène se passe à Marseille, sur la Canchière. Au lever du rideau, le personnage Marius, assis sur le pas de sa porte, fume mélancoliquement la pipe. — Arrive Jacques le pêcheur.

SCÈNE I.

Marius, (à part). — Attends un peu, té. Quoi que ça ne soit pas le premier Avril, ze va t'en pousser une bonne... Eh ! Jacques !

Jacques, (s'arrêtant). — Té, Marius ! Qu'est-ce que tu me veux, mon bon ?

Marius. — Quelque chose d'épatant. Jacques. Figures-toi que ze reviens du port aux huiles razer une pratique. Qu'es-ce que z'y ai vu, dis ?

Jacques. — Je n'en sais rien.

Marius. — Une sardine ! Une grosse sardine qui empêchait de fermer l'écluse : elle était prise dedans !

Jacques. — Farceur, va !

Marius. — Ze te l'assure ! Z'en viens !

(Jacques sort.)

SCÈNE II.

Marius raconte successivement la même boucle à tous les passants.

SCÈNE III.

De nombreux groupes se dirigent en toute hâte vers le vieux port.

Marius, (arrêtant un mate'ot qui passe rapidement). — Eh Jean ! Eh Jean ! Ecoutes donc, matelot ! Ou diable cours-tu comme za ?

Jean, (s'arrêtant). — Tu ne le sais pas ? Eh bien, mon bon, il y a dans le port aux huiles une sardine qu'est si grosse qu'elle bouche la darse. Tout Marseille va la voir !

(Il sort en courant.)

SCÈNE IV.

Marius, (il se frotte les mains joyeusement). — Ça prend, bagasse. Ça prend !

(La foule augmente et continue à se diriger vers le port.)

Pamphile, (courant). — Eh, Marius ! Qué que tu fé là, devant ta boutique ? Tu ne viens pas voir la sardine ? Une grosse sardine qui bouche la rivière aux huiles ! Plus de trente navires sont arrêtés depuis une semaine.

Marius, (ébranlé). — Vrai ?

Pamphile. — Puisque ze te le dis ! Tout le monde y est.

SCÈNE V.

Marius, (réveur). — Et si pourtant c'était vrai ? Dis, mon vieux Marius, tu serais donc le seul à ne pas voir ça !

(Il ferme vivement sa boutique et rejoint la foule en courant. — Rideau.)

L. PERRON.

LES OREILLES DE L'ONCLE ANTOINE

(QUATRE PHOTOGRAPHIES.)



I

Au repos.

II

A l'appel du dîner.

III

Pendant une petite passe d'armes avec la tante Antoine.

IV

Au sermon.

UN NOCTURNE AU WHISKEY



I
Le père Joe vient veiller ce soir ! Je sais ce que ça veut dire.

II
Le père Joe. — Je me sens tout curieux, ce soir. Pas bien du tout.

III
Ah ! par exemple, non, pas de petit verre. J'ai juré.

IV
— Mon Dieu, si vous insistez ! Juste pour jaunir mon eau. Beaucoup d'eau, s'il vous plaît.



V
— Vrai : Je n'en ai jamais bu de semblable. Attendez donc que je le goûte pur.

VI
(Au dixième verre). Baptiste me disait que je ne suis pas capable de te rosser. Tiens, rien que d'un tour de main. Mais, viens y donc, lâche que tu es.

VII
(Au onzième verre). — C'est vrai, chaque fois que je te vois, c'est comme s'il y avait un frère perdu. C'est beau l'hamitié.

VIII
A trois heures du matin sur le poron de l'hôtel de Vill.

LE ROSIER DE SIMONE.

Il dit : — Alors, vous vous appelez Simone ?
— Oui ; et elle ajouta : Et vous, quel est votre nom ?

— Alfred !
Depuis six jours qu'une simple cloison séparait leur existence, les deux grands enfants se voyaient pour la première fois. Simone le trouvait charmant, son voisin. C'était bien un voisin : elle l'avait deviné à l'odeur de tabac qui pénétrait chez elle par les jointures d'une porte aujourd'hui condamnée ; et Alfred, toute mignonne sa voisine, qu'il avait aussi deviné sans l'avoir vue, à ses petits pas très doux, ses allées et venues légères, qui révélaient tout de suite le voisinage d'une femme.

Appuyés tous deux sur le rebord de leur balcon mitoyen, à un cinquième de la rue des Martyrs, la conversation ainsi engagée continua gaie-ment entre les deux jeunes gens, contents, sans savoirs pourquoi, de se trouver l'un et l'autre également jeunes et gentils. Elle se poursuivit même assez tard, tandis que le soleil couchant dardait sur eux ses derniers rayons et que la rue s'emplissait d'une foule confuse et bourdonnante.

Il apprit qu'elle était orpheline, et qu'elle était fleuriste... Elle sut que, lui-même orphelin, il gagnait sa vie à peindre sur faïence.

De savoir ainsi tous deux seuls, privés de famille, une grande sympathie naquit tout de suite entre eux. Maintenant, de retour de leur travail, ils se disaient de ces mille petits riens charmants qui remplissent les heures. Quand le temps trop mauvais les contraignait à rester chez eux, ils conversaient quand même à travers la porte fermée. Lui se plaignait alors de cette séparation. — C'est ennuyeux, je ne vous vois pas, j'aime tant vous voir ! Elle riait, fort malicieuse, et songeait. — C'est plus prudent, monsieur : vous avez vingt-deux ans, et moi dix-huit.

* *

Un jour de printemps, — c'était un dimanche, — les pierrots piaillaient sur les toits, et des parfums de fleurs traînaient dans l'air. Alfred, timidement, demanda à la jeune fille d'être sa femme. Elle se troubla, devint toute rouge. Certes, elle voulait bien, elle l'aimait déjà de toute son âme. Honnêtes tous deux, ils s'étaient compris. Dans le peu qu'ils s'étaient dit, ils avaient si bien appris à se connaître que l'un n'avait pas une pensée que l'autre ne devinât aussitôt.

Elle acceptait donc, très heureuse, certaine d'avance qu'il ferait un excellent mari ; mais elle demanda un peu de temps, le temps seulement de s'accoutumer à cette idée d'être à lui. Il se résigna, et, comme il la suppliait de fixer un jour, une date à leur bonheur, elle se pencha sur un beau rosier qui accuait au bout de ses branches des petites rondeurs " promettantes ", et, relevant son joli visage vers celui de son ami, elle lui dit : — Quand mes roses seront en fleur.

* *

Ah ! les maudits boutons, si longs à s'ouvrir ! Simone les épiait matin et soir, les couvait d'une tendresse constante, leur donnant de l'eau ou les préservant des rayons trop ardents du soleil.

De son côté, sitôt qu'Alfred entendait les persiennes de sa petite amie se fermer, il allait à son tour surveiller les roses. Un soir, il prit peur devant la visse à fleurs, dont la terre semblait desséchée. Si Simone ne l'aimait pas ? Si elle allait laisser mourir exprès de sécheresse son joli rosier ? Bien vite il courut prendre de l'eau et la répandit sur l'arbuste.

Il fit ainsi chaque soir, sans se douter que Simone guettait son coucher pour l'arroser également en cachette. D'un tel excès d'eau, il arriva que le rosier dépérit. Les boutons, qui présageaient une si belle floraison, s'étiolèrent et moururent. Le jour où Simone s'en aperçut, elle versa toutes ses larmes. Son désespoir fut d'autant plus navrant que, la veille, elle avait surpris dans le regard qu'Alfred attachait sur elle un peu de cette méfiance inquiète que donnent les tendresses sans sécurité. Que faire ? Que devenir ? L'a-

mour chez les femmes a vite fait de trouver des subterfuges, et le sien inspira à Simone une pensée ingénieuse et délicate.

Elle était fleuriste. Elle se mit vaillamment à l'ouvrage, et bientôt, sous ses jolis petits doigts agiles, s'épanouirent les plus beaux boutons du monde. Si beaux qu'on n'en saurait imaginer de pareils. Les premiers rayons du jour les virent éclore sur l'arbuste stérile. Lorsqu'il les aperçut, Alfred appela la jeune fille. Tous deux souriants se regardèrent attendris. Ils ne se parlèrent pas ; mais avaient ils besoin de se parler l'un et l'autre pour savoir tout ce qu'ils pensaient, pour s'assurer que c'était la même joie douce qui, à cette heure, faisait palpiter leur cœur à l'unisson ?

* *

Après les boutons ce furent les fleurs. Un matin, de sa chambre, Alfred entendit le petit le cri triomphal de Simone. Il devint très pâle et s'élança sur le balcon. Il vit la jeune fille penchée sur le rosier, où elle venait d'attacher sa dernière rose.

— Simone, fit-il tout bas, défaillant...

Elle releva la tête... une tête blonde, ébouriffée et plus rose que les roses de son rosier.

— Monsieur mon mari, elles sont en fleur, dit-elle effrontément.

LES DANGERS DU LIBRE-ECHANGE

Monsieur Collabourde (rentrant au logis après trente heures d'absence). — Délicieuse chienne, mais c'est égal, je suis heureux de revenir près de ma gentille petite femme. Dis donc, chérie, est-ce que mon garçon de bureau t'a apporté les canards que j'ai tués, comme je le lui ai dit ?

Madame Collabourde (froidelement). — Non, cher ; mais il m'a dit que comme il n'avait pas trouvé sur le marché, de canards sauvages, il en avait achetés des domestiques. J'espère, au moins, que vous n'avez pas fait d'imprudences et que vous n'avez pas rapporté de rhumatismes de votre délicieuse chasse.

LES PETITS TRUCS INNOCENTS



— Bon, il n'est pas à trois pas. Laisse-toi tomber. C'est comme cela que j'ai trouvé un mari.

LUNE DE MIEL

Quand il eut lui-même embarqué sa fille et son gendre dans le wagon qui les emportait vers les îles d'Or, le père Barrier se dit :

— Voyons qui portera culotte dans le ménage ! Pas commode, la fillette !

De fait, Régine Barrier n'était pas commode, et souvent, dans son enfance, son père avait dû calmer sa fougue fantasque autrement qu'avec des paroles de douceur. Mais M. Barrier — qui se piquait peu d'être psychologue en sa qualité de gros entrepreneur de constructions — avait su remplacer les subtilités du raisonnement par la vigueur de ses arguments, qui frappaient toujours juste et droit. Aussi sa fille avait-elle coutume de lui obéir au doigt et à l'œil. Elle s'en vengeait, d'ailleurs, en martyrisant littéralement sa pauvre mère, qui cherchait vainement dans de mystérieuses liaisons d'atavisme la cause de cette humeur garçonnière et emballée.

Régine, à vingt ans, avait, comme on dit vulgairement, le diable au corps et les nerfs malades. Blonde, jolie, encore que l'ossature du visage fût un peu forte, il y avait en elle un mélange singulier d'hystérie et de robustesse. Sous la Parisienne d'élégance raffinée, on sentait la petite fille d'un maçon. Elle avait des colères féroces, très peuplé, pendant lesquelles elle insultait son monde avec des mots de faubourienne mal élevée. Puis d'innombrables tristesses, des crises, des larmes sans cause, l'humeur contredisante et railleuse jointe à la susceptibilité d'une vanité folle. Et le père Barrier ne comptait plus les pensionnats d'où on la lui avait renvoyée comme intraitable. Quelques livres de Gyp, lus au hasard, lui avaient fait un idéal de la *Paulette* insupportable qu'elle essayait de réaliser de son mieux.

Aussi M. Barrier était-il fort inquiet de l'avenir conjugal de sa fille, devenue madame Paul Aumont.

— Avec sa diablerie de tête, disait-il le soir à sa femme, ta fille est bien capable de nous revenir divorcée dans un an.

— Espérons que non, gémissait la pauvre mère, qui comptait bien que ses épreuves étaient finies.

Quant à Paul Aumont, il avait, dès l'abord, charmé ses beaux-parents, d'ailleurs très flattés de son alliance, — il était fils d'un conseiller à la Cour de Paris, — par son charme particulier et sa gaieté tout aimable.

— Un peu trop doux pour Régine, peut-être, pensait le père.

— Bah ! répondait la mère, il a de l'esprit, il saura la prendre.

Paul Aumont n'était guère, en effet, l'imposant et redoutable époux qu'on eût pu souhaiter à cette vierge à tempêtes. Il était très jeune, — vingt quatre ans à peine, — mince et distingué, et paraissait plus prêt aux duos d'amour qu'aux intimes.

Les premières lettres rassurèrent les parents. Tout à leur tendresse récente, les jeunes gens roucoulaient dans la verdure des îles d'Hyères. Il semblait, d'après leur récit, que ce fût un poème de tendresse sous le bleu du ciel et dans l'or du soleil.

Novembre vint, et avec lui les jeunes gens qui s'installèrent dans une maison de la rue Pierre-Charon dont le père Barrier était propriétaire.

Les premières visites faites, le jeune ménage parut définitivement fixé dans sa vie nouvelle. Paul avait repris ses travaux de jeune avocat. Madame Aumont n'avait plus qu'à partager son temps entre ses diverses fonctions mondaines.

Et le père Barrier se rassurait complètement, juste à l'heure où l'orage allait éclater.

Plusieurs fois, en effet, depuis leur retour, Paul avait froncé le sourcil à quelque réflexion de sa femme.

Les mots *moi, chez moi*, revenaient souvent dans ses discours.

Sans vouloir entendre, il affectait des *nous, chez nous*, très concluants.

Un jour, pourtant, un petit différend sur la couleur des rideaux du salon avait amené sur la bouche de Régine un :

— Je suis bien libre de faire ce qui me plaît chez moi, je suppose !

Auquel Paul avait répondu :

Est-ce que je sèpals un étranger, par hasard ?

Nullement, vous êtes un bon ami.

— Et votre mari aussi.

L'escarmouche s'était arrêtée là.

Mais, deux jours après :

— Envoyez-moi votre tailleur, je le paierai, dit Régine, à propos d'une note.

— Nullement, je le paierai moi-même, si vous le voulez bien. Il ne doit avoir affaire qu'à moi.

— Alors, je vais vous donner l'argent.

— Je vous prie de vous épargner cette peine, dit Paul très sérieusement. Je saurai le prendre moi-même.

— Non, car j'ai mis l'argent dans mon secrétaire, dont j'ai la clef.

— Il était donc mal dans le mien, que nous ouvriions tous les deux ?

— Nullement. Mais enfin...

Elle croisa les bras et prit une attitude résolue :

— Expliquons-nous une bonne fois, mon cher. Je ne me plains de rien... c'est entendu... Vous

avez abandonné votre fortune personnelle à votre mère... c'est très beau et je ne puis qu'admirer... Mais, comme... vous gagnez encore fort peu..., tout ce qui se dépense ici est à moi... et...

— Et ?

— Et puisque nous sommes séparés de biens par contrat, j'administre ma fortune comme il me plaît... pour nous deux naturellement... Et je veillerai à ce que vous soyez le mieux possible chez votre femme.

Paul, debout, répondit froidement :

— Voilà un mot qui n'eût jamais été dit, si la situation était contraire. Et je regrette que vous ayez pris la peine — d'ailleurs inutile — de le dire. J'entends être chez moi... nettement. Et, comme preuve immédiate, je désire formellement que tout soit rétabli suivant nos anciennes conditions.

— Je n'en ferai rien, dit Régine.

— Nous verrons !

Et Paul sortit sur ce mot.

**

La présence d'un invité sauva la situation pendant la soirée ; mais vers onze heures, comme ils restaient seuls dans leur chambre, Régine reprit l'offensive :

— Je vous serai reconnaissante, dit-elle, de ne pas reprendre le ton un peu sec que vous avez pris aujourd'hui. Je n'aime guère cela.

— J'aime encore moins ce sujet sur lequel vous revenez, quand j'avais la faiblesse de l'éviter. Je désirais aujourd'hui ; maintenant j'exige.

Régine se leva furieuse :

— Mais où vous croyez-vous donc ? Et de quel droit exigez-vous quelque chose ici ? Je fais ce qui me plaît chez moi, vous m'entendez ?

Sa voix s'enflait avec sa colère.

— Que seriez-vous sans moi ? Un petit avocasson sans le sou, sur le pavé... Vous avez trouvé le bien-être dans le mariage. Vous vivez de moi... Et, en somme, quelle différence y a-t-il entre vous et... ?

Elle hésita. Leurs regards se croisèrent. Elle crut voir un défi dans son attitude un peu hautaine.

— Un homme... entretenu ? acheva-t-elle. Et elle scanda l'insulte d'un geste résolu.

— Régine !

Paul, très pâle, courut à elle.

— Vous allez vous excuser de cette offense, j'espère ?

— Nullement, puisque j'ai dit vrai.

Ils étaient debout l'un contre l'autre, se regardant en face. Paul comprit que l'heure était grave et que, s'il n'était pas le maître ce soir-là, c'en était fini de toute dignité et de tout bonheur.

— Vous le ferez !

— Non !

UN VOLEUR EMBROUILLÉ



Madame Liborg. — Hein ? C'est toi, Bill, qui rentre par la fenêtre ?
Liborg, qui arrive des États-Unis. — Darnation ! si on peu se reconnaître à Montréal. Je croyais entrer chez un autre monsieur que chez moi.

Elle avait reculé à petits pas contre la cheminée, à laquelle elle était acculée.

Il lui prit les poignets :

— Demandez-moi pardon de bonne grâce ou je vous y forcerais.

— Non !

Il serra les doigts, Régine pâlit de douleur. Ses lèvres devinrent blanches et se crispèrent en un mauvais rire.

— Une fois.

— Non !

Il serra plus fort.

— Deux fois.

— Non !

— Régine !

Il lui brisa les poignets.

— Trois fois.

— Non !

Elle se cambra en arrière, ferma les yeux, poussa un cri de colère, essaya de se dégager et, la fureur l'affolant, elle lui cria dans la figure :

— Infâme !

Paul était blême. D'une poussée violente, il la jeta sur le tapis :

— Oh ! demandez pardon, ou je vous écrase !...

— Non ! non ! non !

Et se relevant brusquement, d'un coup de reins, elle lui cracha au visage.

Paul bondit sous l'injure et l'envoya rouler par terre.

— Vous allez expier cela, dit-il.

Il courut au fumoir et revint en fermant les deux portes de la chambre au verrou. Résolu, très calme, il tenait à la main une cravache, une fine et souple cravache de cuir qu'il posa sur la table.

— Vous me deviez le pardon le plus humble. A vous de voir s'il viendra de bonne grâce. Mais je vous jure qu'il viendra.

Régine voulut appeler. Il l'en empêcha.

— Allons-nous amener la maison, maintenant.

— Drôle ! gouj !...

Le mot expira sur ses lèvres. Il la baïllonnait d'un fichu de dentelle et, lui saisissant de nouveau les deux poignets, la traîna vers une fenêtre, des rideaux de laquelle il arracha le cordon et, malgré sa résistance, ses trépidations, ses sursauts, il lui joignit les mains derrière le dos et les ficela solidement, pendant qu'elle s'efforçait de crier, la bouche perdue dans son baillon. Puis il la jeta sur le lit brusquement et lui lia les jarrets. Ce n'était plus qu'un paquet tressautant.

— Encore une fois, demandez pardon, ou vous vous souviendrez de cette soirée à jamais.

Elle raillait encore son "Non !"

De la main gauche il lui maintenait la taille ; de l'autre il coupait la ceinture qu'il arrachait en la déchirant. Puis ce fut une rage : les lacets du corset sautèrent, jupons fanfreluchés, pantalon,

chemise, tout s'en alla en lambeaux qu'il rejetait. Et la chair apparut.

La cravache sifflait :

— Une dernière fois ?

— Non !

Alors les lèvres blanches de rage froide, il frappa d'un coup éنگlant sous lequel elle poussa un hurlement de douleur.

— Pardon ?

— Non !

Il frappa encore. Il frappa trois fois. Parmi les linges déchirés, des lignes rouges entre croisées striaient le corps de Régine, qui haletait, crispée, dans la rage et dans l'impuissance.

— Pardon ?

— Non !

Cette fois, la cravache tomba de si haut et si fort, que le cri fut distinct malgré l'étouffement des dentelles :

— Pardon !...

Paul Aumont rejeta la cravache et défit les entraves. Elle pleurait, avec des tressaillements nerveux, mais sans bouger.

Un moment après, dans sa lassitude infinie elle avait mis ses bras autour du cou de son mari et c'était elle qui l'attirait, sans dire un mot.

Le lendemain, M. et madame Barrier vinrent dîner chez leurs enfants.

Au fumoir, le père sortit son portefeuille :

— Tiens, fillette, voilà ta pension.

Régine, distraite, répondit doucement :

Donne à mon mari : c'est lui qui a la clef.

Et se penchant très chatte — vers Paul, qui dégustait son café.

— Vos cigares sont-ils assez secs, ami ? je les ai choisis moi-même.

Les parents ouvraient des yeux étonnés. On leur avait changé leur fille. Et comme ils détournèrent chagement leur vue pour ne pas gêner les épanchements des deux jeunes gens, Barrier, à qui rien n'échappait, considéra un instant la pantoife de chasse, où manquait la cravache, et, hochant la tête, regarda son jeune gendre très-souriant et très tendre, d'un œil sincèrement admirateur, pendant que la bonne maman Barrier, se penchant à son oreille lui disait :

— Tu vois bien ! tu es toujours pour les moyens brutaux, toi... Je disais bien qu'en la prenant par la douceur...

— Je te crois ! répondit le bonhomme...

PAUL HAUGRAND

PINCÉE DE CONSEILS

PROPOS D'UN DOCTEUR PHILANTROPE

Si les hommes pouvaient une fois s'habituer à suivre les enseignements d'une saine hygiène, les trois quarts des médecins crèveraient bientôt de faim et la profession ne tarderait pas à être désencombrée. De plus, nous ne serions plus offusqués continuellement offusqués par l'annonce journalière de nouvelles drogues brevetées dont les noms baroques sont partout placardés dans les villes et dans les campagnes, sur toutes les clôtures un peu voyantes.

Voici, pour aujourd'hui, quelques bons conseils que je donne volontiers gratuitement. Ceux qui les suivront pourront s'éviter bien des inconvénients plus ou moins graves, et par suite, bien des frais de médecins et de médecines.

Oyez, oyez, petits et petites, grands et grandes, oyez !

Ne vous mettez jamais au lit avec les pieds froids et humides.

Ne vous collez pas le dos contre une surface froide, surtout dans les chars urbains.

ENTRÉ LES DEUX EXCÈS, LA ROUTE EST DIFFICILE



Ville habitée de restaurant. — Tu vois ce couple ? Ce sont des nouveaux mariés.
Luc. — Allons donc ? A quoi vois-tu cela ?
Ville habitée. — Tu ne remarques pas qu'ils paraissent se connaître à peine.

N'entreprenez jamais un voyage sans avoir l'estomac bien lesté, surtout par les temps froids.

Ne sortez pas pour aller au froid immédiatement après avoir pris une boisson chaude.

Après un exercice qui vous a échauffé, ne prenez jamais une voiture ouverte ni ne vous mettez à la portière d'un char, non plus ne buvez pas d'eau glacée ; vous vous exposeriez à attraper une pleuresie souvent mortelle.

N'omettez pas les bains réguliers, car à moins que la peau ne soit dans de bonnes conditions de propreté, le froid occasionnera l'obstruction des pores et vous risqueriez alors une congestion ou autres accidents plus ou moins graves.

Si vous êtes enrôlé, parlez aussi peu que possible, jusqu'à ce que le rhume ait cessé ou vous vous exposerez à une extinction de voix.

Ne vous chauffez qu'un peu le dos au feu, et quand vous vous êtes réchauffé, ne continuez pas à l'exposer, la débilité pourrait s'en suivre.

Ne demeurez jamais en repos au froid, surtout après avoir pris un exercice qui vous a échauffé, et particulièrement sur la glace ou la neige, et là où il souffle un vent glacé.

Si vous sortez d'un endroit où il fait chaud pour aller au froid, tenez la bouche fermée de manière que l'air froid se réchauffe dans le nez avant d'arriver aux poumons.

Tenez le dos, et particulièrement entre les deux épaules parfaitement couvert, et aussi la poitrine. Une gazette pliée et placée entre la hanche et la chemise forme un plastron aussi simple que peu coûteux et dont l'efficacité contre le froid et l'humidité est incontestable.

Si vous dormez dans une chambre froide, habitez-vous autant que possible à respirer par le nez et non par la bouche.

A ces conseils du bon docteur, j'en ajouterai un.

Chacun devrait se procurer un thermomètre pour régler la température des appartements en hiver. Un thermomètre ordinaire suffit, et cela coûte vingt-cinq centimes.

N'exagerez pas en plus ou en moins la température dans l'intérieur des appartements. Un peu de froid est infiniment moins préjudiciable à la santé, qu'une chaleur trop forte. Dans les endroits où vous vous tenez habituellement pendant le jour ou à la veillée, maintenez la température entre 65 et 70 degrés Fahrenheit, ce qui correspond à 18 et 21 degrés Réaumur. Au delà de 70 degrés, c'est trop chaud, mais on peut sans inconvénient descendre à 60 degrés. Dans les chambres à coucher, restez entre 50 et 55 degrés, plutôt un peu moins que plus, si vous voulez bien dormir et avoir la tête et le corps bien dispos le matin en vous levant.

UN JEUNE HOMME OCCUPÉ

Madame A. — Et à quoi employez-vous votre temps de loisir ?

Etudiant allemand. — Temps de loisir ! mais je n'en ai pas ; je suis toujours en train de boire ou de dormir.

MODESTIE DE VIEILLE FILLE



(Dans un incendie)

Pompier. — Descendez vite, la maison va s'érouler.
Delle Angélique. — Jamais de la vie : je suis en jaquette. Dites à tout ce monde là de s'en aller.

LE DERNIER PARI DE VAN PROUTH

De tous les parieurs de Belgique, le plus extraordinaire, le plus invraisemblablement opiniâtre, celui qui vous stupéfiait le plus par la hardiesse de ses idées et l'audace de ses gageures, c'était—il n'y a pas longtemps encore—le grand, le célèbre Van Prouth, dont les journaux belges nous ont appris la mort.

Cet homme prodigieux n'avait pas son pareil de la source de la Meuse aux bouches de l'Escaut. Il n'était pas d'aventures romanesques, d'entreprises périlleuses, de projets chimériques qui le fissent reculer. Van Prouth osait tout, entreprenait tout, et réussissait toujours.

Quel homme, ce Van Prouth !

Au physique, c'était un individu qui ressemblait au premier venu. Il était grand, fort, large d'épaules, ne se distinguant que par sa mise. Par exemple, sa façon de se vêtir forçait l'attention. On le voyait toujours coiffé d'un chapeau à larges bords et habillé à l'étriqué, avec un pantalon collant et un veston court—à la manière des jockeys ou des book-makers.—Mais pour le connaître, pour se faire une idée de cette étonnante nature, il fallait l'entendre parler. Alors, on sentait tout de suite qu'on se trouvait en face d'un homme extraordinaire, qui vous étourdissait, vous fascinait par un déluge de paroles, la vivacité de ses gestes et la puissance de sa voix.

Un homme pas vantard avec cela ! S'il vous pariait, un jour, de faire à la nage la traversée de Calais à Douvres et que, le lendemain, on se fût rendu sur la plage de Calais, on aurait aperçu là-bas, bien loin, un petit point fluttant comme une bouée à la surface de la mer moutonneuse : c'était Van Prouth qui se rendait en Angleterre, avec son parasol.

Cet homme-là ne parlait guère que pour parier. C'était, chez lui, une habitude invétérée, une irrésistible manie. Ses phrases commençaient toutes par ces mots : *je parie que...* et finissaient par ces paroles : *roulez-vous parier !* Si bien qu'il en arrivait à parier sa propre tête ; et comme elle était toujours restée sur ses épaules, on se disait émerveillé : Quelle force a cet homme, de toujours parier sa tête et de ne jamais la perdre !...

Cette manie de parier à propos de rien datait de très loin. Elle remontait, paraît-il, à sa naissance. De tout temps, il avait parié. Ainsi, tout enfant, pouvant à peine parler, il pariait de manger sa soupe sans pleurer. A l'âge de cinq ans, quand il sortait dans Bruxelles avec sa bonne, il lui faisait le pari de traverser la ville les yeux fermés, sans se faire écraser. Au collège, s'amusant aux billes, avec ses camarades, il jouait à pair ou impair, parce qu'il voyait là matière à parier. Il ne pariait jamais que pour les impairs ; et il avait une chance prodigieuse.

Van Prouth était né un vendredi 13. Longtemps ses amis ont soutenu que c'était pour gagner un pari qu'il avait fait.

Au sortir du collège, Van Prouth essaya de quelques professions qui toutes lui déplurent. Son père, qui lui reconnaissait de grandes aptitudes pour les affaires, le fit entrer dans le commerce des dentelles ; mais il ruinait ses patrons par ses gageures, pariant deux ou trois louis qu'ils réussiraient dans telle entreprise et qu'ils échoueraient dans telle autre. A ce jeu, il leur gagnait de si grosses sommes, qu'il absorbait tous les bénéfices de la maison ; et il voyait, un beau jour, sur la devanture de la boutique, un petit écriteau avec cette indication : "Cessation de commerce pour cause de manque de fonds. Nous cédonons le nôtre à ceux qui voudront bien nous en apporter... Savez-vous !"

Huit jours après, le jeune parieur était congédié.

Alors, Van Prouth, assez riche pour vivre d'une vie indépendante et libre, s'adonna exclusivement aux paris. Il en fit sa carrière. Le taux de

ses gageures se réglait sur le cours de la bourse. Il pariait d'imiter à lui seul le tumulte de tout un orchestre, de répéter séance tenante les tours qu'il voyait exécuter pour la première fois aux clowns des *Folies Bruxelloises*, d'apprendre en une nuit tout une tragédie de Voltaire ou tout une oraison funèbre de Bossuet ; de sorte qu'à l'âge de vingt cinq ans, il avait acquis, non seulement dans son pays natal, mais dans toute la Belgique, la renommée d'un homme extraordinaire.

Très recherché de l'aristocratie locale, il fit bientôt un beau mariage.

Mais il ne faudrait pas croire que cette réputation d'homme étonnant et de parieur extraordinaire lui eût été acquise d'emblée. La gloire, d'où qu'elle arrive, est lente à venir. Il conquit la sienne par une série d'actions surprenantes, de gageures étonnantes, qu'on aurait pu attribuer à un évadé de l'hospice de Tournai—ce Charenton de la Belgique—si plusieurs certificats délivrés par les sommités médicales des bords de la Senne n'avaient constaté sa parfaite santé d'esprit.

Voici, du reste, le premier pari qui mit tout à fait Van Prouth hors du vulgaire et attira sur lui l'attention du public.

Un jour, Van Prouth, traversant un faubourg de Bruxelles, se rencontra face à face avec un Anglais sur un trottoir si étroit que deux personnes ne pouvaient y passer de

front. L'Anglais paraissait très pressé, et il arrivait si résolument sur Van Prouth, que celui-ci ne crut pas devoir dévier d'une ligne. Les deux hommes, également opiniâtres, allèrent toujours devant eux et se trouverent bientôt en présence, presque nez à nez.

—Laissez passer moi ! dit l'Anglais.

En même temps, il poussa légèrement Van Prouth, pour lui faire quitter le trottoir et l'engager à descendre sur la chaussée. Notre parieur fit effort sur lui-même et se maintint en place.

—Pardou ! dit-il à son tour.

Puis, montrant à l'Anglais le milieu de la voie :

—Milord... si vous voulez descendre ?

—Descendre, moi ?... Jamais !

—Ah ?... Eh bien, moi non plus.

—Je étais arrivé le premier, répliqua l'Anglais vexé.

—Moi aussi, et je reste, déclara Van Prouth.

—Vraiment ? moi faire comme vous alors, dit l'Anglais.

Effectivement, ils restèrent droits l'un contre l'autre, immobiles, les bras le long du corps, les yeux fixes, comme deux miliciens sous les armes.

Après un moment de silence, offusqué de la résistance de l'Anglais, Van Prouth s'emporta. Des mots aigres et durs lui vinrent à la bouche ; puis des injures, puis des provocations.

L'autre, très calme, avec la raideur aiguë de ses favoris roux, argumentait de son mieux dans un langage pénible, fait de phrases coupées et de mots dénaturés. Il conclut en disant :

—Je soutenais à vó que vous descendrez de la petite trottoir.

Van Prouth sauta sur le mot comme un aigle sur sa proie :

—Vous soutenez ? Un pari ? Bon ; ça me va ! eh bien je parie que c'est vous qui descendrez le premier de "la petite trottoir."

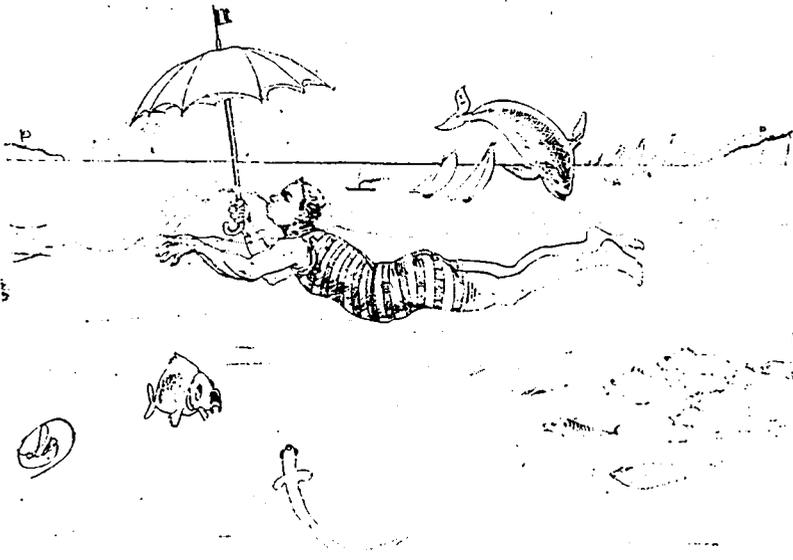
—Aó ? Yes !... Eh bien, nous allons voir.

—Parfaitement.

Et aussi tenace l'un que l'autre, ils restèrent tous les deux en place, fixes, coulés en bronze, intrépides dans leur étêtement, gardant une immobilité de statue. Avec une imperturbable gravité, le lord, son monocle à l'orbite, regardait Van Prouth de son bon oeil ; et Van Prouth fixait sur l'Anglais l'éclair de son regard.

Quelque chose de terrible se préparait.

Les passants, stupéfaits de cette boutade, s'arrêtaient curieusement



intrigués par la vue de ces deux hommes de taille inégale qu'ils voyaient silencieusement plantés l'un devant l'autre.

Les uns s'éloignaient en éclatant de rire. Les autres attendaient pour savoir ce qui allait arriver.

— Deux fous ! pensait-on.

Mais Van Prouth se moquait bien de ce qu'on pouvait dire. Il restait imperturbablement en place, scellé au trottoir avec son air féroce de quand il tenait ses paris.

— Deux heures se passèrent ainsi.

— Vous êtes fatigué ? demanda l'Anglais.

— Non, Monsieur. Et vous ?

— Ni moi !

Ce fut tout leur dialogue. Ils demeurèrent à leur place. Une horloge sonna sept heures, avec le carillon de ses airs variés comme en font entendre les cloches de Belgique. Le lord, passionné pour la musique, suivait les airs, battait la mesure et accompagnait les sons d'un langoureux mouvement de tête.

Van Prouth, lui, ne bougeait pas.

Un commissionnaire vint à passer. Il l'appela.

— Allez donc jusqu'au restaurant le plus proche, lui dit-il, et faites-moi apporter à dîner. Voici vingt francs !

L'homme fut interloqué.

— Comment ! sur le trottoir ?

— Ici-même ! répondit Van Prouth.

Le commissionnaire, ahuri, allait s'éloigner.

— Attendez ! fit à son tour l'Anglais. Ce était very well... Voici une livre sterling ; vous ferez aussi apporter à dîner à moi...

L'homme prit l'or de l'Anglais et se dirigea vers le restaurant, stupide, bouche béante, médusé par cette étrange commande. Se faire apporter à dîner sur le trottoir, cela lui semblait vraiment trop comique. Jamais il n'avait vu deux passants dîner ainsi en pleine rue, sur un trottoir mesurant à peine soixante-quinze centimètres de largeur. Néanmoins, il fit la commission.

Un moment après, un garçon arrivait, portant deux chaises et une petite table qu'il plaça entre les deux originaux.

Les deux parieurs s'assirent et se mirent en fonctions. Dans la rue, le groupe de badauds grossissait.

— Ah ! ça, qu'est-ce qu'ils font ? murmurait-on.

On entendait de petits rires étouffés. Puis tout à coup une voix monta du milieu de la foule.

— Tiens ! mais c'est Van Prouth... Van Prouth qui parle !

Alors les chuchotements augmentèrent. Ce fut une longue acclamation, un succès anticipé fait au parieur. Il y avait dans le public une sorte d'enthousiasme, à l'idée qu'on assistait à une des gageures du célèbre Van Prouth, que tout le monde connaissait de nom, bien que fort peu eussent pu le voir. L'Anglais ne comprenait rien à ces démonstrations populaires. Mais l'autre, sans s'occuper de rien, mordait sa côtelette, buvait son fero, portait ironiquement la santé de l'Anglais.

Après d'eux, le garçon attendait pour le service la serviette en paquet sous le bras, très fier, très grave, pénétré du respect dont il devait entourer la haute personnalité du célèbre Van Prouth. De temps à autre, il se tournait vers les badauds, comme pour leur dire : M. Van Prouth opère ; dérangez pas...

Après le repas il emporta la table. Les deux consommateurs restèrent à leur place. Van Prouth alluma un cigare. L'Anglais ne fuma pas, trouvant plus digne de ne pas imiter son adversaire. Pen à peu, la soirée s'avança, les badauds se dispersèrent ; mais les deux parieurs restèrent en présence, cramponnés à leur mutuel défi. L'air devint plus frais ; l'Anglais frappa ses semelles sur la pierre du trottoir, souffla dans ses doigts pour se réchauffer. Enfin, il passèrent la nuit à cette même place.

Le lendemain, vers huit heures, le lord, tirant sa montre, dit à Van Prouth :

— Voulez-vous, oui ou non, descendre du trottoir ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien, comme je avais, pour ce matin, un rendez-vous à neuf heures, je priaï vó de laisser passer moi !

— Jamais, Monsieur, je tiens à gagner mon pari...

Cette fois l'homme d'outre-Manche sentit une rougeur de colère lui monter à la face. Il se fâcha pour tout de bon, voulant en finir avec cette mauvaise plaisanterie.

— Alors, fit-il, outré, nous allons battre nous en duel ? Il était huit heures et quart ; dans un quart d'heure, j'aurai tué vó et moi passerai...

Van Prouth, aussi calme que si on lui eût proposé d'accepter un cigare, répondit avec insouciance :

— Soit, battons-nous !

On envoya un autre commissionnaire chercher des pistolets. Les deux adversaires reculèrent de vingt pas sur le trottoir et Van Prouth régla les conditions.

— Au bout de trois ! dit-il.

— Yes ! one, two, three...

Ils tirèrent. L'Anglais tomba sur le trottoir. La balle lui avait traversé l'épaule. Van Prouth enjamba son corps et se retournant aussitôt, en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

— Désolé, Monsieur, lui dit-il. Mais j'avais parié que vous descendriez le premier... et j'ai l'habitude de gagner mes paris !

Là-dessus, il s'inclina, remit son chapeau et s'éloigna. La foule le suivit avec des acclamations frénétiques et des cris de victoire. On voulu même le porter en triomphe. Mais Van Prouth refusa modestement. L'honneur d'avoir gagné son pari suffisait à sa gloire...

II

Vous pensez bien qu'avec de tels exploits, Van Prouth eut vite acquis une réputation. Les bruits qui circulaient au sujet de ce dernier pari et du coup de pistolet qui avait failli valoir à son auteur plusieurs mois de prison, achevèrent de le poser en parieur de premier ordre. D'emblée, il avait soulevé l'admiration populaire. Son portrait s'imprimait sur les boîtes d'allumettes, indice d'une grande popularité. On exposait sa photographie aux vitrines. Enfin il était célèbre. Les passants qui le reconnaissaient le saluaient dans la rue. On parlait de fonder une académie pour lui en offrir la présidence.

Au cercle, c'était bien autre chose encore.

Ses entrées à la *Taverne du Brabant* ont dû certainement se graver dans sa mémoire comme les plus belles pages de sa vie.

Dès qu'il arrivait, du plus loin qu'on l'apercevait, au travers de la fumée des pipes, on imposait silence :

— Chut ! criait-on ; voici Van Prouth !

Aussitôt, les habitués se levaient, enjambaient les tables, venaient à lui, poussés par un élan d'enthousiasme spontané. Le plus souvent, on le portait jusqu'à sa place. C'était à qui irait lui chercher sa pipe, ou lui offrait des consommations. Dès qu'il était assis, on n'avait plus qu'à l'écouter parler, à épier ses gestes, à observer religieusement ses signes.

C'est ainsi que dans la ville, on s'intéressait aux actes les plus insignifiants de l'illustre Van Prouth. On s'occupait de savoir ce qu'il mangeait, de connaître le fournisseur qui lui livrait ses chapeaux et le magasin où il achetait ses chaussures. S'il entrait deux fois chez le même pâtissier et qu'il se fit servir deux fois deux gâteaux de même sorte, le lendemain cette pâtisserie prenait le nom de "gâteau Van Prouth." Trois mois plus tard, le pâtissier se retirait après fortune faite.

Voilà ce qu'était, en Belgique, la popularité du célèbre parieur.

Un jour on s'avisa de parler devant lui de l'infirmité du sonneur de Sainte-Gudule, le bonhomme Serkrang, qui était sourd. Ce détail divertit fort Van Prouth, qui vit là une occasion de se gaudir aux dépens des paroissiens de la cathédrale.

— Le sonneur sourd ? fit-il. Un bon tour à jouer aux fidèles serait d'em-mailloter le battant de la cloche avec de la flanelle.

Comme l'entreprise paraissait ardue, et que les amis de Van Prouth étaient quelques doutes sur la possibilité de son exécution, le fameux gageur leur dit de sa voix ironique :

— Ah ! vous doutez ? Eh bien, messieurs, je parie cent louis !

Les amis tinrent le pari ; et Van Prouth l'exécuta... non pas, comme on pourrait le croire, en montant au clocher par l'intérieur de la tour — ce qui lui eût été tout le mérite de l'entreprise : — mais en escaladant extérieurement la cathédrale.

Dans la nuit, il grimpa sur le toit, pardessus les tourelles, les pignons, les contreforts, les gargouilles, et, après une périlleuse ascension, atteignit enfin le clocher. Arrivé là, il enveloppa le battant de la cloche avec de la



flanelle et de Pétope, de manière à en faire une sorte de tampon qui amortit complètement le bruit contre les parois de la cloche, en assourdisant la sonorité du bronze... et redescendit.

Le lendemain, le sonneur tira sa corde pour les trois messes basses, pour la grand'messe. Il sonna ses grandes, ses petites volées ; puis retourna vaquer sa besogne.

Un peu après dix heures, M. le curé regarda sa pendule.

— Dix heures et quart ! pensa-t-il. Eh bien, et ma grand'messe ?

Puis, allant trouver le sonneur, il lui dit à l'oreille :

— Voyons, Serkrang, que faites-vous donc ? Il est dix heures passées.

Voulez-vous bien vous dépêcher de sonner la messe ?

— Si j'ai balayé l'église ? bégaya le sourd.

Le pauvre homme ne comprenait pas. Alors, tirant sa montre et prenant l'attitude d'un sonneur à l'œuvre, M. le curé lui expliqua sa pensée par gestes.

— Ah ! la cloche ? s'écria le sonneur : mais, Monsieur le curé, il y a longtemps que c'est fait !

— C'est qu'alors j'ai été distrait et je n'ai pas entendu, pensa M. le curé.

Vite, vite, il retourna à la sacristie, revêtit les ornements sacrés et commença l'office. Mais l'église était vide. Pas âme qui vive ni aux bancs d'œuvre, ni dans les rangées de chaises de la nef. Seuls, à la porte, les pauvres, près du calorifère, attendaient patiemment l'arrivée des fidèles.

Or, les paroissiens, de leur côté, attendaient l'appel des cloches pour se rendre à la messe ; et ils ne comprenaient rien à ce silence insolite, le bourdon de la cathédrale envoyait d'ordinaire dans tout Bruxelles l'écho sonore de ses longs tintements. Quand à M. le curé, il crut à une mauvaise volonté des fidèles ; et le dimanche suivant, du haut de la chaire, il adressa de sévères reproches à ses paroissiens.

À la nouvelle de ce scandale, toute la ville s'émut. Puis, quand on

apprit que Van Prouth en était la cause, on se calma, de crainte d'attirer sur lui l'attention de l'autorité. Mais le bourgmestre, malgré toute la déférence qu'il devait au rang et à la dignité du personnage en cause, manda Van Prouth pour le réprimander.

— M. Van Prouth, lui dit-il, vous avez occasionné un grand scandale.

— Que voulez-vous ? Monsieur le bourgmestre, c'était un pari. Il n'y avait pas à reculer.

— Eh bien, oui, toujours vos paris... Mais enfin, Monsieur Van Prouth, il faut que tout ait un terme !

— Sans doute, Monsieur le bourgmestre.

— C'est déjà la seconde fois que vos excroissances troublent l'ordre public... Il vous arrivera malheur !...

Cependant, comme le magistrat municipal s'intéressait en somme aux paris de son administré, il n'eut pas le courage d'insister davantage, et il passa condamnation sur cette regrettable aventure.

— J'y mettrai une condition, pourtant.

— Laquelle ? demanda curieusement Van Prouth.

— Je sais bien qu'elle vous paraîtra dure ; mais que voulez-vous ? Je suis chargé d'administrer les intérêts de la ville... Eh bien, cette condition, c'est que vous ne pariez plus !

Et comme il sentait éclater déjà toute la colère de l'obstiné parieur, il s'empressa d'ajouter :

— ...Que vous ne pariez plus sur ces sortes de choses.

— Soit, Monsieur le bourgmestre ; je vous le promets.

— Dans ce cas, c'est bien, Monsieur Van

Prouth.

Et lui tendant affectueusement la main, il le congédia amicalement en lui disant :

— Allons, vous ne serez pas pendu pour cette fois. Vous avez l'absolution. Mais ne péchez plus !...

(A suivre.)

PAUL BONHOMME.



UN SOUVENIR DU PAYS



Pat. — Notre mascarade a été d'un succès parfait.

Sam. — Il me semble pourtant que Brigitte Flanigan a été amenée par la police !

Pat. — C'est juste, elle représentait la déesse de la liberté. Alors, tu comprends...

LES PÂTES DE FOIE GRAS DE STRASBOURG

L'annexion de Strasbourg n'a pas seulement doté la Prusse d'une ville de 80,000 âmes, d'une cathédrale de premier ordre où un coq chante à midi, au-dessus des têtes des douze apôtres, d'un squelette et d'une divinité païenne. Elle l'a gratifiée des 150,000 oies françaises qui venaient tous les ans dans ses murs, offrir leurs foies en holocauste à la grandeur de leur pays.

Ce n'était pas un mince présent. Les foies mis dans des boîtes d'étain ou dans des terrines de Strugemines, avec accompagnement de truffes, circulaient dans le monde entier sous la rubrique

“pâtes de foies gras” et faisaient bénir le nom de la France par tous ceux qui aiment les bonnes choses. Strasbourg était redevable de la moitié de sa renommée à la vente de ses pâtes.

On voudrait pouvoir ajouter, vu la réputation d'instinct patriotique dont jouissent ces bêtes depuis Manlius, que des myriades d'entre elles s'envolèrent lors de l'annexion, et s'abattirent en troupes sur les bords de la Dordogne, près de leurs inséparables amies les truffes.

Mais elles ne firent rien de semblable. Leurs foies, aujourd'hui, appartiennent à une ville nominale devenue allemande ; mais leur bonne renommée continue de profiter à la France, et certains écrivains de ce pays, amis des métaphores risquées et des phrases sensationnelles, pourraient dire : “En face de la baionnette et du casque prussiens, se dressent dans Strasbourg deux grands symboles, glorieux et menaçants, le pâté de foie gras et la plume d'oie. Celle-ci, emblème de la littérature française esprit, légèreté, force. Celui-là, signe de civilisation et de bien être. Le pâté aura raison du casque ; la plume triomphera de la baionnette. Ces vaincus de la veille seront les vainqueurs du lendemain.”

Les Français, qui arrangent l'histoire à leur convenance, prétendent que le pâté de foie gras fut connu des Romains ; car, font-ils remarquer, les oies sacrées qui demeuraient au Capitole et qui avertirent Manlius, étaient tenues à la diète comme celles de Strasbourg, pour que leurs foies grossissent. Sans contester cette allégation, on peut dire que c'est seulement à une époque récente que l'élevage de l'oie en vue de la fabrication des pâtes, a été porté à son degré actuel de perfection. Si les augures romains traîquèrent de foies d'oie, ils eurent sûrement recours à ces cages de fer, employées naguère encore, où l'oiseau était emprisonné pendant que son cou passait à travers une ouverture, sans qu'il pût le retirer. Un feu vif fonctionnait dans le voisinage, et l'animal vivait comme il pouvait, avec trois repas par jour, jusqu'à ce que vint l'heure de le tuer. Ce système a été abandonné, il y a une trentaine d'années, parce qu'il présentait de graves inconvénients non pour la bête mais pour le maître : lequel voyait généralement trois sur

quatre de ses pensionnaires périr d'épuisement.

Que le lecteur veuille bien pénétrer dans une des plus fameuses fabriques de foie gras de Strasbourg, il verra comment ces vieilles méthodes ont été transformées par les améliorations modernes.

Dans une cour vaste et fraîche, un Français qui s'est trouvé germanisé avec ses oies, par la force des circonstances, montre du doigt plusieurs centaines de ces bêtes entassées dans un coin et criant à tue-tête. Jadis on eût pu supposer qu'elles disaient en chœur : *dulce et decorum est pro patria mori* ; actuellement, il est possible qu'elles se lamentent d'avoir à payer des droits de douane, avant de figurer sur les tables de leurs anciens compatriotes.

Leur propriétaire explique qu'elles sont vieilles de neuf mois et que chacune lui coûte 2 fr. 50 ; puis sur un signe fait à des femmes aux bras nus et malgré les protestations de la bande ailée, six oies sont empoignées et conduites à une sorte de cave où l'œil distingue des rangées de tables en pierre, larges et inclinées. Dans le clair-obscur produit par une vingtaine de prises d'air prati-

SUAVE SIMPLICITÉ



De Lahure. — C'est bien, je prends un de vos bouquets, si vous pouvez me donner la monnaie d'un écu.
La bouquetière. — Je ne l'ai pas ; mais gardez le bouquet tout de même. Dans dix ans d'ici, je reconnaître un bel homme comme vous. (Et le monsieur paye cinquante centimes avec plaisir.)

quées dans la muraille, on discerne à peine les objets ; peu à peu, cependant, on découvre que des centaines d'oies sont étendues sur le dos, liées aux tables, et l'oreille perçoit des sons étranges : peut-être les mots d'encouragement et de tendresse qu'elles se murmurent l'une à l'autre. Entre temps, les femmes ont pris chacune une bête, et l'ont installée sur la pierre : la queue dépasse le rebord ; les ailes, les pattes, le corps sont maintenus écartés et fixés à la table par des ligatures appropriées qui s'opposent à toute gymnastique, le cou seul garde sa liberté.

Il paraît que l'animal, durant les premiers jours fait de violents efforts pour se dégager ; mais il arrive petit à petit à se rendre compte de l'inutilité de ces tentatives et, à partir de cet instant, on peut être assuré de sa résignation pendant les sept semaines suivantes : soit jusqu'à l'heure de sa délivrance et de sa mort. Dans l'intervalle, on le nourrit avec une épaisse pâte blanche faite de maïs à demi bouilli, de châtaignes et de blé noir ; on lui prend le cou, on entrouvre le bec et on y introduit trois ou quatre boulettes de cette composition qu'on pousse avec le doigt jusqu'à la gorge. L'oie ainsi restaurée reprend sa pose inclinée et digère jusqu'au prochain repas, lequel arrive deux heures plus tard, puisqu'elles mangent six fois par jour.

Mais un nouveau personnage, grave, solennel et pensif, est entré dans la salle, et désigne les bêtes qui sont " mûres ". C'est à lui qu'incombe le soin de distinguer celles qui mourraient de leur belle mort vingt-quatre heures plus tard, si on ne les dépêchait auparavant. Une oie qui meurt naturellement n'est bonne à rien ; il faut qu'elle soit exécutée à l'instant précis ou la nature est lasse de la faire vivre, et le coup d'œil nécessaire à la découverte de ce moment psychologique ne s'acquiert qu'à la longue. Aussi les maîtres en cet art ont-ils toute l'importance, partant les appointements, des connaisseurs en diamants. Le nôtre n'a pas été cinq minutes dans la cave qu'il a déjà voué quatre de ses hôtes au sacrifice. Elles ont l'estomac de la grosseur d'une courge, et paraissent pousser un soupir d'allègement quand deux hommes les détachent et les portent à travers la cour, dans une autre pièce pleine de coutelas et de billots. Un coup de couperet sur la tête une incision avec le couteau. Moins de dix minutes après le passage d'une salle à l'autre, les victimes gisent dans un coin, pendant que leurs foies sont transportés avec respect à la salle des truffes. Les carcasses, chétives au-delà de toute expression, sont vendues de trente à quarante sous aux paysans qui en font de la soupe, les foies sont d'abord nettoyés, puis pesés, et nos quatre volatiles sont proclamées superbes, car leurs foies pèsent tout près de trois livres chacun. Il ne reste plus qu'à les larder de truffes, dans la proposition d'une demi livre de celles-ci contre une livre de ceux-là, puis à leur faire passer une semaine dans la glacière, sur une plaque de marbre, pour que le tubercule qui les complète les pénètre de son parfum. Alors on les découpe selon la grandeur de la terrine qu'ils doivent remplir ; on les introduit dans cette enveloppe entre deux couches de chair à pâté, apprêtée selon la formule, et on étend sur le tout une épaisse couche de graisse pour empêcher l'arôme de s'évaporer dans la cuisson. Cette dernière opération dure à peu près cinq heures et absorbe l'attention de quatre intelligents employés, particulièrement préposés à la surveillance du feu, lequel ne doit être ni trop vif, ni trop lent. Le précieux régal est ensuite expédié aux quatre points de l'horizon dans des boîtes en fer-blanc ou en bois, selon sa destination.

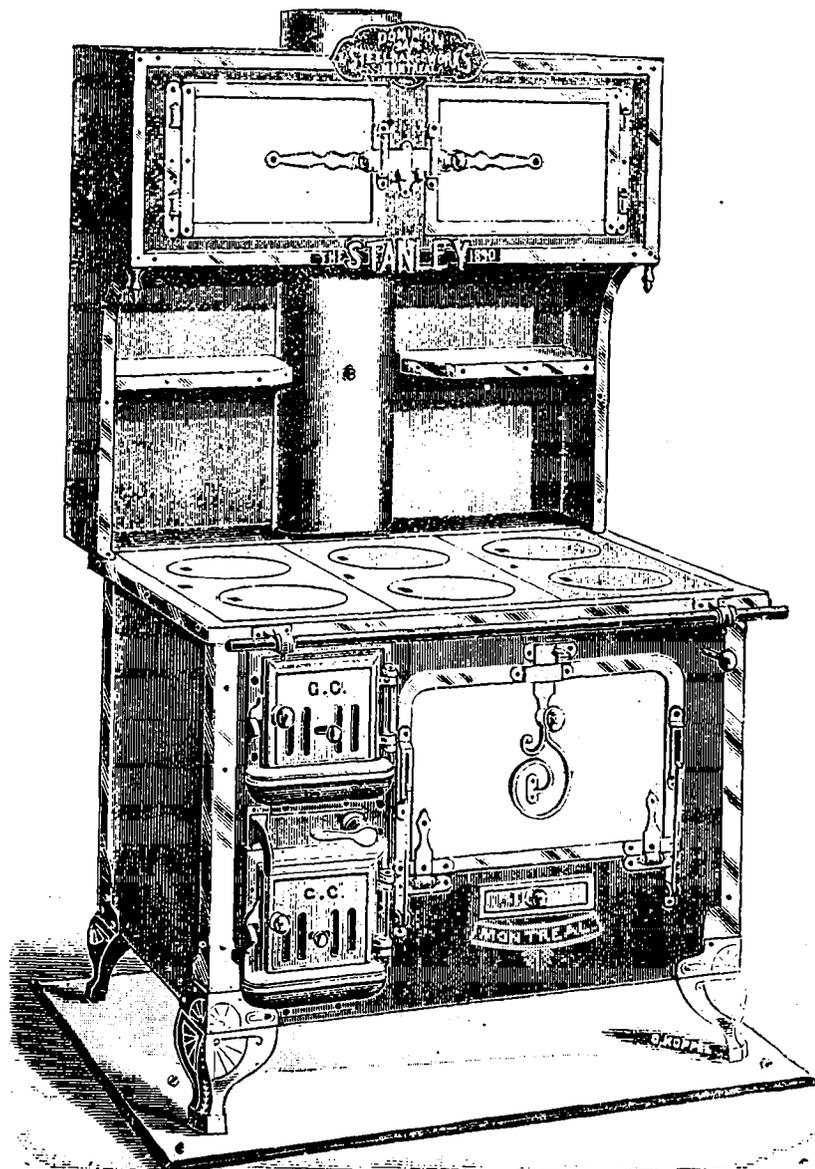
On pourra se demander combien d'oies trépassent avant que les diverses préparations ici décrites puissent être menées à fin. Généralement, très peu succombent, et ce sont, la plupart, des bêtes mal conformées, ayant de mauvaises constitutions ou manquant de l'ambition des hautes destinées. Il paraît que, jadis, un membre de la " Société protectrice des animaux " arriva à Strasbourg, armé de la loi Grammont, pour faire la guerre aux fabricants de pâtés : il échoua dans sa tentative, et on le dénonça dans les brasseries comme un socialiste dangereux.

GRENVILLE-MURRAY.

UN PROBLÈME A RÉSOUDRE



Monsieur qui a eu beaucoup de plaisir. — Dites donc, l'ami, chier combien que ça va, me prendre de temps pour m'le rhénder chez moi ! C'est pas loin d'Hecht.



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poèles de Cuisine en Acier

320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Téléphone Fédéral 828.

Téléphone Bell 133.

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins
EN VENTE PARTOUT
25 Cents la Boite.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG
 MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars.
- Livres.
- Brochures.
- Pamphlets.
- Affiches.
- Cartes de visite.
- Cartes d'affaires.
- Pancartes.
- Étalés de comptes.
- Programmes.
- Annales d'encan.
- Étiquettes.
- Blancs de toutes sortes
- ETC., ETC., ETC.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées.
 Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG
 MONTREAL.

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
 SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 19 Janvier.
 Après-midi et soirée.

GRAY & STEPHENS

Dans le repertoire suivant :

Lundi, Mardi et Mercredi. Jeudi, Vendredi et Samedi.
 Apres-midi et soirée. Apres-midi et soirée.

VESPER BELLS | The Old Oaken Bucket

Magnifiques décors, 12 chiens St Bernard, et 3 Poulains Russes.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : IRISH LUCK.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
 MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradus compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL



JONC D'OR SOLIDE
 35c. Pour un Jonc valant \$2.

Ceci n'est pas un simple remède de deux heures. C'est un remède qui agit immédiatement et sa beauté pendant des années. Une garantie "Jonc d'Or" est envoyée avec chaque Jonc, ainsi qu'un blanc pour remplir et renvoyer au cas où il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce Jonc se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$2.00. Pour introduire nos machines et nos bijoux, nous enverrons ce Jonc et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux sur Agents, etc., sur réception de 25c. en timbres-postes. L'annonce d'un Jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.
 PARIS : Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.
 NEW-YORK : F. W. Christie, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Sommaire de la 913e livraison 31 Dec. 1890. TEXTE : La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Collette et de Tout droit. L'observatoire météorologique du Mont-Blanc, par Paul Favart. Les Wagons américains. Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Houdetot.—L'Institut, par Alexis Lemaître. Chaque numéro, 10 cent.
 ILLUSTRATIONS de Totani et E. Zier.
 ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
 Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVRETES DE SUCRE.
 Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.
 Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, n'avez pas à attendre quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Décembre

19,076 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LE MUSEE DES FAMILLES. paraissant deux fois par mois public dans son No. du 15 Decembre 1890 : Les Noels de Papa Gaillard, par Arthur Doublin. Un cadet de Normandie au XVIIe Siecle, par E. du Boisgobey. Port Tarascon, par A. Daudet. Le Dragon volant, par Maurice Maindron. Chronique. Causerie de volazine. La Charité, par S. Dangenon. Science en famille, par L. Balthazard. En se cherchant, par Hipp. Gauthier. Une Marquise, poésie, par Mme Drui Fontes. Correspondance et Concours, par Eug. Muller. Titre et Table des Matières du 63e Volume.
 ILLUSTRATIONS par Wyllie, Adrien, Marie, Myrbach, A. L. Clément, Albert Guillaume, Gaillard, etc. etc., et d'après de vieilles estampes.
 PRIX D'ABONNEMENT, Paris : un an 11 fr. Département, 12 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montréal

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartine

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SUFFREY
 Sommaire du No 31. Mois de Decembre 1890.

SOMMAIRE.—Avis divers. La Savane Littéraire: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Berlioz. La France et le Monde Littéraire: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton. A Lamartine, par Mlle Marie Moissonnier. Lamartine au Collège de France, par Jules Hugo. A ma Nièce, par Mlle Henriette Weil. Victor Hugo et l'école classique, par Auguste Deville. Devant le cercueil de Miss Marie Smith, par Mme Anna Rudy. Splendeur des vieux, par M. A. des Essarts.